

MINORITÉS

LITTÉRATURE BLANCHE EN AFRIQUE NOIRE
JULES VERNE, GRAHAM GREENE, ELSPETH HUXLEY,
DORIS LESSING ET QUELQUES AUTRES



THIERRY VIRCOULON

GROUPE DE RECHERCHE SUR L'EUGÉNISME ET LE RACISME

ÉDITIONS ORBIS TERTIUS

LITTÉRATURE BLANCHE
EN AFRIQUE NOIRE



LITTÉRATURE BLANCHE EN AFRIQUE NOIRE

JULES VERNE, GRAHAM GREENE,
ELSPETH HUXLEY, DORIS LESSING
ET QUELQUES AUTRES

Groupe de Recherche sur l'Eugénisme et le Racisme

Thierry Vircoulon

ÉDITIONS ORBIS TERTIUS

Littérature blanche en Afrique noire.
Jules Verne, Graham Greene, Elspeth Huxley, Doris Lessing et quelques autres
Minorités, vol. II
Première édition : novembre 2025

Les chapitres suivants ont déjà été publiés
dans le cadre des travaux du GRER par L'HARMATTAN :

«Elspeth Huxley : le côté face et le côté pile de la colonisation»,
in Michel Prum (dir.), *Catégoriser l'Autre, aires anglophone et lusophone*, 2017.

«Récits de prison des militants anti-apartheid : leçons d'histoire, leçons de vie»
in Michel Prum et Florence Binard (dir.), *Regards minoritaires (aire anglophone)*, 2024.

«De la Rhodésie coloniale au Zimbabwe : les métamorphoses de la question
raciale selon Doris Lessing», in Michel Prum (dir.), *Imaginaire racial et oppositions
identitaires*, 2016.

Image de couverture :
© *Au bord de la frontière*, à la frontière du Cameroun et du Tchad,
Thierry Vircoulon, 2016.

© Thierry Vircoulon, 2025
© Éditions Orbis Tertius, 2025

Tous droits réservés.
Toute utilisation ou reproduction,
en tout ou en partie, sous quelques formes que ce soient,
est interdite sans le consentement écrit de l'éditeur.

ISBN : 978-2-36783-460-3
info@editionsorbistertius.com
www.editionsorbistertius.com

MINORITÉS

La collection « Minorités » se propose d'étudier les rapports entre minorités et majorité, principalement dans l'aire anglophone mais éventuellement dans d'autres aires culturelles et linguistiques aussi. Le terme « minorités » peut couvrir les minorités ethniques (parfois appelées « raciales » par l'historiographie anglo-saxonne), genrées (femmes et LGBT), économiques (pauvreté et relégation sociale) et autres (personnes en situation de handicap, par exemple). Ces minorités peuvent être étudiées du point de vue des pratiques ou des discours majoritaires d'exclusion (ou d'inclusion) ; ou des pratiques et discours minoritaires de résistance, voire de dialogue avec le groupe majoritaire ou entre minorités. Même si les xx^e et xxi^e siècles sont privilégiés, aucune limite temporelle n'est envisagée et les comparaisons entre pays ou aires culturelles et entre périodes historiques sont bienvenues.



DIRECTEUR DE COLLECTION

Michel PRUM

COMITÉ DE LECTURE

Alexandra MACLENNAN, MCF HDR,
Université Caen Normandie, Irlande

Nadia MALINOVICH, MCF HDR,
Université Picardie Jules Verne, Civilisation nord-américaine

Fabienne MOINE, Professeure,
Université Paris Est Créteil, Civilisation britannique

Marie-Claude MOSIMANN-BARBIER, MCF honoraire,
ENS Paris-Saclay, Afrique australie

Ludmila OMMUNDSEN PESSOA, Professeure,
Université du Mans, Commonwealth

Deirdre GILFEDDER, Professeure,
Université Paris Dauphine, Australie

Michel PRUM, Professeur émérite,
Université Paris Cité, Civilisation britannique, Histoire des idées

Gilles TEULIÉ, Professeur,
Aix-Marseille Université, Commonwealth

Thierry VIRCOULON, Chercheur indépendant associé à l'IFRI,
Afrique centrale, orientale et australie

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	13
L'AFRIQUE DANS L'ŒUVRE DE JULES VERNE : DE L'APOLOGIE DE L'EXPLORATION AUX PRÉMICES DE LA CRITIQUE DE LA COLONISATION	23
DANS LA JUNGLE AVEC GRAHAM GREENE	51
ELSPETH HUXLEY : COLONISATEURS ET COLONISÉS AU KENYA	61
DE LA RHODÉSIE COLONIALE AU ZIMBABWE INDÉPENDANT : D'UNE TRAGÉDIE À L'AUTRE	79
RÉCITS DE PRISON DES MILITANTS ANTI-APARTHEID : LEÇONS D'HISTOIRE, LEÇONS DE VIE	101

Ce livre n'aurait pu voir le jour sans la bienveillance du professeur Michel Prum, fondateur du Groupe de Recherche sur l'Eugénisme et le Racisme (GRER). Ce livre est issu des réflexions et échanges de ce groupe de recherche convivial et exigeant qui a accueilli mes travaux depuis presque deux décennies.

INTRODUCTION

Un voyageur se demande naturellement ce que les voyageurs qui l'ont précédé dans les mêmes lieux ont vu et pensé. C'est ainsi qu'est né ce livre. Pendant un voyage de onze ans en Afrique, j'ai été curieux non seulement de ce que j'avais sous les yeux mais aussi des voyageurs qui m'avaient précédé. La littérature de voyage est surtout une littérature sur les voyageurs et leur vision du monde. En m'accompagnant durant mon propre voyage, elle a orienté ma curiosité vers l'appréhension littéraire de l'Afrique.

Depuis plusieurs années, les analyses de ce que l'art européen dit de l'Afrique se sont multipliées. La représentation de l'Afrique dans les beaux-arts est explorée à diverses époques et avec diverses herméneutiques. En effet, qu'il s'agisse de dessin, de peinture, de sculpture ou de littérature, le continent africain est présent de longue date dans les arts européens et cette exploration introspective de la culture européenne est à la fois nécessaire et instructive. Ce livre s'inscrit dans ce courant de réflexion en examinant les variations de la représentation de l'Afrique dans un art particulier : la littérature.

Dans cette perspective, plusieurs écrivains anglo-saxons sont sollicités. La seule exception est notable puisqu'il s'agit de Jules Verne, le père du roman d'aventure et de science-fiction en France. Bien que l'Afrique n'occupe pas la place centrale qu'occupe l'Amérique dans les *Voyages extraordinaires*, elle n'en est pas moins présente en inaugurant et clôturant l'oeuvre prolifique de Jules Verne. Sa carrière littéraire commence et finit par l'Afrique. En effet, *Cinq semaines en ballon* (1863), son premier succès littéraire, est une exploration

aérienne du continent inspirée par la grande aventure de son temps : la quête des sources du Nil. *L’Etonnante aventure de la mission Bar-sac* (1919), qui met en scène une mission d’enquête parlementaire dans la boucle du Niger, est son dernier roman posthume achevé par son fils quatorze ans après sa mort en 1905. Au-delà du hasard des goûts et des lectures, deux considérations ont guidé le choix des écrivains dans ce livre : la plupart sont peu connus, voire inconnus du public français et, pour ceux qui sont connus comme le prix Nobel Doris Lessing et le célèbre Graham Greene, la partie africaine de leur œuvre littéraire est restée dans l’ombre de leur succès. Ils sont connus mais leurs écrits africains ne le sont pas alors même que certains ont commencé leur carrière littéraire en Afrique et y ont puisé leur première source d’inspiration.

Les auteurs choisis posent un certain regard sur l’Afrique et ce regard est le sujet de ce livre. Plusieurs thématiques relient leurs œuvres et dessinent une certaine Afrique littéraire. Parmi ces thématiques communes, la vision mortifère du continent africain est sans doute la plus saisissante.

L’Afrique, c’est d’abord la mort. Sous des formes multiples. Violence d’une nature immense et hostile dans laquelle on se sent perdu, désesparé et condamné. Dans les œuvres de Jules Verne, Elspeth Huxley, Doris Lessing, les dangers naturels de la brousse (lions, éléphants, crocodiles, serpents, etc.) emportent leur lot de victimes européennes. Explorateurs piétinés par les éléphants, chasseurs chassés par des prédateurs plus rapides ou plus rusés, colons emportés par une piqûre ou morsure invisible, la faune ne se laisse pas impressionner par l’élan colonial. Le premier contact de Graham Greene avec la jungle est la découverte d’une nature grouillante. Cancrelats, araignées, moustiques et rats ne cessent de le harceler pendant tout son voyage au Liberia. Mais c’est surtout le climat avec ses maladies et ses fièvres malsaines qui déciment les Européens. Même si elle est déjà en usage, la quinine ne protège pas assez du paludisme qui prélève un quota de victimes bien plus important que la faune sauvage. Dans les œuvres africaines de Graham Greene, tous les Européens sont fiévreux, malades et épuisés par le climat. Ils ne peuvent pas grand-chose contre une mort qui semble inéluctable et ne connaissent que deux remèdes : l’alcool ou le suicide. Son roman congolais *La saison*

des pluies se déroule dans une léproserie tenue par des missionnaires et perdue dans la grande et oppressante forêt tropicale. Ce huis clos chrétien a pour toile de fond la maladie et la jungle. La savane n'est pas moins inhospitalière que la jungle. Enfants des fermes perdues dans le « *bush* », Elspeth Huxley et Doris Lessing fournissent des témoignages historiques sur ce face-à-face violent entre l'homme et la nature qu'a été la colonisation agricole du Kenya et du Zimbabwe. La brousse rend fou, telle est la conclusion de certaines nouvelles de Doris Lessing. Tous les auteurs convoqués dans ce livre rappellent que, pour les Européens, l'aventure africaine était d'abord la confrontation avec une nature brute et brutale.

Mais la mort prend aussi une forme humaine. Guerres entre tribus, sacrifices humains, assauts des Africains contre les explorateurs et colons, meurtres entre colons ou décès silencieux et inexpliqués dans la brousse, les formes de la mort humaine sont aussi diverses que la mort d'origine animale. La violence des hommes répond à la violence de la nature. Mais la violence humaine a infinitement plus de ressorts : crimes rituels des sociétés secrètes, sorcellerie, résistance contre la colonisation, frustration de la domination coloniale, oppression politique, emprisonnement, dérive éthylique, passion amoureuse, solitude, désir d'autodestruction, etc. Les raisons de mourir ne manquent pas dans ces livres sur l'Afrique.

Si pour ces auteurs l'Afrique est synonyme de mort, elle est aussi pour eux le lieu d'un projet contradictoire de l'Europe : la colonisation. Leurs écrits montrent que la critique du colonialisme est aussi vieille que le colonialisme lui-même. Jules Verne, qui est le témoin historique du passage de l'exploration à la colonisation, semble être un promoteur de la colonisation à la première lecture. Mais il hérite ses personnages africains dans plusieurs romans (*Les Aventures de trois Russes et de trois Anglais dans l'Afrique australe*, *Un capitaine de quinze ans*, *L'Etoile du Sud*) et développe les prémisses de la critique anticoloniale dans ses romans de colonisation. Dans *L'Invasion de la mer* et *L'Étonnante aventure de la mission Barsac*, le projet colonial est présenté comme une conséquence de la cupidité européenne. Si Jules Verne adhère pleinement à l'idéologie de son temps (le rôle civilisateur de l'Europe dans le monde), il n'en discerne pas moins les enjeux financiers derrière le colonialisme et esquisse déjà

une critique de l'exploitation économique de l'Afrique. A ce titre, la publication de *L'Invasion de la mer* dans *L'Humanité* l'année de sa mort en 1905 n'est pas une coïncidence.

Les autres auteurs développent une réflexion fondée sur ce qu'on n'appelait pas encore la sociologie de la société coloniale. Ils avaient une compréhension précoce que le colonialisme européen était voué à l'échec. En effet, selon eux, il n'était parvenu ni à ses fins économiques ni à ses fins morales. L'Afrique incarnait (et incarne encore pour certains milieux occidentaux) un eldorado magique, la possibilité d'un enrichissement immédiat. L'or est littéralement à portée de main pour le domestique de l'explorateur aérien de *Cinq semaines en ballon*. Mais s'il y a beaucoup d'Européens qui viennent chercher fortune en Afrique, il y en a peu qui la trouvent. L'échec des colons agriculteurs est décrit avec d'autant plus d'empathie par Elspeth Huxley et Doris Lessing qu'elles parlent d'une expérience familiale. L'échec des prospecteurs d'or et de diamants décrit par Jules Verne (*L'Etoile du Sud*) et Graham Greene (*Voyage sans cartes*) n'est pas moins fréquent que celui des apprentis agriculteurs. Contrairement aux idées préconçues, la colonie n'était pas la terre d'abondance espérée et la mort concluait souvent la chasse au trésor dans laquelle se lançaient pleins d'espoir les colons.

En sus de son échec économique, la colonisation est surtout un échec moral. C'est finalement l'histoire d'une rencontre ébauchée mais ratée entre Blancs et Noirs. Cette rencontre est d'abord une domination, ce que dénoncent Graham Greene, Elspeth Huxley et Doris Lessing. Filles de l'Afrique coloniale, Elspeth Huxley et Doris Lessing posent un regard intime et scrutateur sur l'avant-poste du colonialisme britannique : les fermes plantées dans le monde indigène et perdues dans l'immensité de la brousse. Elles sont les témoins historiques du colonialisme agricole et de la société particulière qu'il a produite. Elspeth Huxley a connu la genèse de cette société coloniale rurale dans la British East Africa (l'actuel Kenya) tandis que Doris Lessing a connu sa maturité en Rhodésie du Sud (l'actuel Zimbabwe). En examinant les hiérarchies, hypocrisies et injustices de cette société coloniale de brousse, ces deux auteures montrent l'envers de la *ferme africaine* célébrée dans une certaine littérature à cette époque. Leur vision du colonialisme agraire prend le contre-pied de

la glorification de l'esprit pionnier. Alors que les fermes sont censées être l'avant-poste de la civilisation britannique dans le monde africain, elles décrivent deux sociétés qui se côtoient sans se mêler et se comprendre. La société africaine et la « *settler society* » restent largement incompréhensibles l'une pour l'autre. Ce que l'une voit comme le progrès de la civilisation est vécu par l'autre comme un bouleversement déstabilisateur (*Red Strangers*). Autrefois uni et limité, le monde est désormais infini mais divisé entre la brousse et la véranda. Les fermes britanniques perdues dans l'immensité de la savane au Kenya et au Zimbabwe constituent des îlots d'Europe tout comme les petites villes construites sur la côte du Sierra Leone. Ces microcosmes de la civilisation britannique fonctionnent selon les mêmes règles qu'en Grande-Bretagne, à quelques exceptions près. Grâce à sa connaissance intime du monde des fermes, Doris Lessing réalise des études de mœurs coloniales qui révèlent des « déviances » soigneusement dissimulées telles que des adultères et des ménages interraciaux, des arrangements polygames, etc., toutes choses prohibées selon les bonnes mœurs britanniques de l'époque. Le monde des fermes ne survit pas seulement grâce à ces petits arrangements avec la morale métropolitaine, il survit aussi grâce à quelques intermédiaires culturels et à l'acceptation tacite de la domination européenne. Il ne faut pas oublier que les colons étaient minoritaires même dans des colonies de peuplement comme la Rhodésie du Sud et la British East Africa. Cette domination est donc aussi une dépendance et, s'il n'a pas conscience de son injustice, le monde des fermes a conscience de sa précarité. De l'autre côté du continent, Graham Greene s'aperçoit vite qu'au Sierra Leone la colonisation est limitée à la côte et ne pénètre pas dans la jungle, c'est-à-dire dans la majeure partie du territoire. La colonisation a aussi divisé le monde en deux, celui de la côte où vivent les commerçants, les fonctionnaires et les métis et celui de l'intérieur où les seuls blancs sont des missionnaires et des prospecteurs. Pire, au lieu d'améliorer les conditions de vie des Africains, elle les a corrompus en leur donnant un vernis de civilisation européenne.

Ce n'est donc pas la violence qui domine l'univers colonial britannique mais la conscience d'un échec, c'est-à-dire l'incompréhension irrémédiable entre deux sociétés. Parfois considéré comme un

écrivain catholique, Graham Greene met en évidence cette incompréhension à travers la religion. Pour lui, le symbole de ce problème est la radicale étrangeté des croyances africaines. L'animisme exotique et mystique qu'il rencontre et décrit (*La saison des pluies, Voyage sans cartes*) constitue une barrière quasi impossible à franchir entre Européens et Africains. Ces derniers évoluent dans un univers spirituel inaccessible pour les Européens. Les missionnaires, spécialistes de l'âme humaine, immergés dans la jungle et qui apparaissent dans son œuvre comme des sages tragiques, confessent volontiers l'échec de leurs efforts. Pour cet écrivain qui se définissait comme un catholique agnostique, l'évangélisation a été superficielle et la jungle symbolise matériellement la barrière invisible séparant Africains et Européens.

Dans cette liste, deux écrivains se distinguent des autres : Elspeth Huxley et Doris Lessing. Enfants de l'Afrique coloniale, elles écrivent avec leurs souvenirs, leurs regrets et leur mélancolie provoquée par ce qui est irrémédiablement perdu. Par rapport aux autres auteurs qui n'ont pas vécu leur enfance en Afrique, il y a l'affect en plus et le détachement en moins. Même si elles savent manier l'ironie pour décrire la société coloniale, Elspeth Huxley et Doris Lessing sont bien loin du ton sarcastique de Graham Greene. A travers leur appréhension sentimentale du continent, on pourrait croire apercevoir un désir d'innocence perdue. L'innocence d'une enfance passée dans le cocon un peu étrange des fermes coloniales pour Elspeth Huxley et Doris Lessing. Leurs œuvres sont incontestablement traversées par la nostalgie mais la nostalgie de quoi ? Du temps d'avant les Red Strangers pour Elspeth Huxley mais aussi du temps colonial. Leurs livres constituent une vraie réflexion sur l'Histoire vécue comme une tragédie à la fois individuelle et collective. Pour Doris Lessing, la décolonisation n'a pas donné naissance à la société qu'elle espérait. En se transformant en Zimbabwe, la Rhodésie du Sud n'a fait que changer de noms et de maîtres.

Cela conduit à la dernière thématique de ces livres. Ils ne se limitent pas à l'Afrique coloniale et certains auteurs posent leur regard sur l'Afrique indépendante. Qu'il s'agisse du Liberia des années trente, de l'Afrique du Sud au paroxysme de l'apartheid ou du Zimbabwe de Robert Mugabe, les écrivains décrivent l'indépendance

comme le temps de l'espérance trahie. Les oppresseurs ont changé mais pas l'oppression. Première république d'Afrique fondée en 1847, le Liberia était sous la domination des Afro-Américains, anciens esclaves affranchis, quand Graham Greene s'y rendit en 1935. Les récits de prison étudiés dans le dernier chapitre décrivent le monde carcéral de l'apartheid des années 1960 à 1980. Et l'un des derniers livres de Doris Lessing (*The Sweetest Dream*) est une analyse sans concession du Zimbabwe des années 1980-1990. Comme à l'époque coloniale, la mort est aussi au rendez-vous dans l'Afrique indépendante. L'héroïne de *The Sweetest Dream* est une victime du Zimbabwe, comme celle de *The Grass is Singing* fut une victime de la Rhodésie coloniale. A leur manière, les récits de prison des militants anti-apartheid font le même constat. Après avoir rompu avec la Grande-Bretagne et être devenue une république, l'Afrique du Sud libre de la puissance coloniale se convertit à l'apartheid. La libération des uns aboutit à l'asservissement des autres. Dans tous les pays parcourus par ces auteurs, les promesses de la décolonisation n'ont pas été tenues et l'amertume succède au « rêve le plus doux ».

Les livres étudiés dans cet ouvrage sont importants pour comprendre la vision européenne de l'Afrique pendant un siècle mais ils ne l'épuisent pas. Ils constituent des témoignages précieux qui, comme tout témoignage, ne doivent pas être pris tels quels mais doivent être contextualisés et comparés. A ce titre, ils peuvent se révéler très utiles pour les historiens, la littérature et l'histoire étant souvent des complices involontaires. Ces œuvres sont des exemples représentatifs d'une certaine Afrique littéraire où la mort est omniprésente et où les variations de l'histoire ont le goût amer de l'échec.

L'AFRIQUE DANS L'ŒUVRE DE JULES VERNE :
DE L'APOLOGIE DE L'EXPLORATION
AUX PRÉMICES DE LA CRITIQUE
DE LA COLONISATION

Jules Verne n'est pas seulement l'écrivain qui a fait de la science un sujet littéraire, c'est aussi et surtout l'écrivain qui a fait entrer la géographie dans la littérature. S'il n'a pas été le premier écrivain à transformer l'ailleurs exotique en décor romanesque¹, il a été le premier à en faire son principal matériau littéraire. L'ailleurs est au centre des *Voyages extraordinaires* qui se déroulent aux quatre coins du globe, à l'intérieur du globe et même au-delà de la planète². En 1894, Jules Verne précisa même : « mon but a été de dépeindre la Terre, et pas seulement la Terre, mais l'univers, car j'ai quelquefois transporté mes lecteurs loin de la Terre dans mes romans »³. Si la soixantaine de romans qui constituent les *Voyages extraordinaires* emmènent le lecteur explorer tous les continents, seulement six d'entre eux concernent l'Afrique subsaharienne en incluant *l'Étonnante aventure de la mission Barsac*, manuscrit publié bien après la mort de Jules Verne et terminé par son fils Michel.

-
- 1 Au XVIII^e siècle, alors que l'exploration maritime de la planète s'intensifiait, les grands noms des Lumières ont beaucoup recouru à l'ailleurs exotique dans leurs écrits. Plusieurs fictions de Diderot et Voltaire ont pour personnages principaux des voyageurs (*Candide*, *Jacques Le Fataliste*, etc.).
 - 2 Jules Verne repousse les limites de la géographie de son époque en emmenant ses lecteurs au centre de la Terre (*Voyage au centre de la Terre*) et dans l'espace (*Voyage autour de la Lune*).
 - 3 Lionel Dupuy, *En relisant Jules Verne, un autre regard sur les Voyages Extraordinaires*, La Clef d'Argent, 2005, p. 13.

Cela est passé inaperçu mais, géographiquement parlant, la carrière littéraire de Jules Verne commence et finit par l'Afrique. La saga des *Voyages extraordinaires* s'ouvre avec *Cinq semaines en ballon* qui fut publié au début de l'année 1863 et fut un succès immédiat. Ce roman lança la carrière de Jules Verne et inaugura sa longue collaboration avec l'éditeur Hetzel. Son dernier livre posthume est *L'Étonnante aventure de la mission Barsac*, publié par son fils en 1919 bien après sa mort survenue en 1905⁴. Si, à l'inverse de l'Amérique, l'Afrique n'occupe pas une place centrale dans l'œuvre vernienne, elle est néanmoins présente du début à la fin de sa vie littéraire et ce bien que Jules Verne ne soit jamais allé en Afrique subsaharienne. S'il s'est rendu en Algérie et a fait des croisières en Méditerranée, il n'a jamais dépassé la rive nord du continent.

Six de ses romans se déroulent en Afrique subsaharienne :

Cinq semaines en ballon, voyage de découverte en Afrique par trois Anglais, (1863),
Les Aventures de trois Russes et trois Anglais dans l'Afrique australe (1872),
Un Capitaine de quinze ans (1878),
L'Étoile du Sud (1884),
Le Village aérien (1901),
L'Étonnante aventure de la mission Barsac (1919).

Au plan géographique, ces six romans couvrent tout le continent africain. Le premier décrit une traversée aérienne du continent de Zanzibar au Sénégal. Deux autres se déroulent en Afrique australe (*Les Aventures de trois Russes et trois Anglais dans l'Afrique australe*, *L'Étoile du Sud*) et en Afrique centrale (*Un Capitaine de quinze ans* en Angola et *Le Village aérien* en Oubangui). Sa dernière fiction présente une traversée de l'Afrique de l'Ouest, de Conakry à la boucle du Niger (*L'Étonnante aventure de la mission Barsac*). Il convient aussi

⁴ À partir d'un manuscrit d'une quarantaine de pages intitulé *Voyage d'études*, Michel Verne a écrit un long roman d'aventure coloniale aux multiples rebondissements.

d'inclure dans cette liste *L'Invasion de la mer* (1905) qui se déroule au Sahara, dans l'Afrique arabe et non en Afrique noire mais dont le sujet — la colonisation française et la résistance qu'elle suscite — le classe parmi les ouvrages africains de Jules Verne.

La recette du succès de l'univers romanesque vernien est la combinaison du voyage et de la science. Ses romans africains ne font pas exception et sont marqués du sceau de l'exotisme littéraire et de la quête scientifique (astronomique, biologique, géographique et même chimique). Mais ils n'ont pas seulement la science comme référentiel : ils sont aussi construits en référence aux récits d'exploration de son époque que Jules Verne connaissait très bien. Il a écrit une *Histoire des grands voyages et des grands voyageurs* publiée en quatre volumes de 1870 à 1880. On ne doit donc pas s'étonner de retrouver dans ses fictions les *topos* des récits d'exploration. Jules Verne va jusqu'à copier le style de narration des explorateurs de son époque quand ils se font ethnologues. Dans *Un Capitaine de quinze ans*, Jules Verne décrit les vêtements des Africains, leurs monnaies et la cour du roi africain avec le regard, le vocabulaire et le sens du détail des explorateurs apprentis ethnologues de son époque.

Cette intertextualité forte entre les récits de voyage et les romans ne nuit pas à l'intérêt de ces derniers. Ils reflètent, en effet, la représentation de l'Afrique qu'avaient les Européens à la fin du XIX^e siècle et ils montrent comment l'apologie de l'exploration dans la seconde moitié du XIX^e siècle s'est peu à peu muée en une critique de la colonisation.

REPRÉSENTATION DE L'AFRIQUE À LA CHARNIÈRE DU XIX^E ET DU XX^E SIÈCLE

Le continent de la mort

Force est de reconnaître que, pour Jules Verne, l'Afrique est le continent de la mort. Sa représentation du continent est fondamentalement mortifère.

Roman d'aventure oblige, si tous les voyages verniens sont évidemment périlleux, les voyages en Afrique sont extraordinairement périlleux. Les Européens qui s'y aventurent risquent la mort à chaque pas et à chaque instant. Tout d'abord, Jules Verne rappelle que l'exploration de l'intérieur du continent africain aboutit à un cimetière d'explorateurs européens. Dans son roman sur l'exploration de l'Afrique (*Cinq semaines en ballon* dont le titre initial était *Un voyage en l'air*), il dresse la liste des explorateurs martyrs et signale les lieux de leur mort quand ses personnages les croisent. Le héros-inventeur-explorateur de cette fiction, le docteur Samuel Fergusson, accompagné de son serviteur Joe et son ami chasseur professionnel Richard Kennedy, trouve la solution au problème de l'exploration de l'Afrique. Traverser l'Afrique à pied a conduit à tant d'échecs et de morts que Samuel Fergusson a l'idée géniale d'emprunter la voie des airs :

Si j'ai trop chaud, je monte ; si j'ai froid, je descends ; une montagne, je la dépasse ; un précipice, je le franchis ; un fleuve, je le traverse ; un orage, je le domine ; un torrent, je le rase comme un oiseau ! Je marche sans fatigue, je m'arrête sans avoir besoin de repos ! Je plane sur les cités nouvelles ! Je vole avec la rapidité de l'ouragan, tantôt au plus haut des airs, tantôt à cent pieds du sol, et la carte africaine se déroule sous mes yeux dans le grand atlas du monde !⁵

Samuel Fergusson a inventé un mécanisme qui, en éliminant la nécessité de libérer du gaz ou de jeter du lest pour contrôler son altitude, permet d'effectuer de très longs trajets en toute autonomie. À tort, au début de son périple, il croit que son aérostat à hydrogène va lui garantir un voyage d'exploration paisible et sans effort. Il pense éviter les dangers et une mort certaine en explorant le continent à partir du ciel. Mais *Cinq semaines en ballon* ne serait pas un roman d'aventures s'il avait eu raison et le voyage aérien va se révéler lui aussi plein de surprises et de périls.

⁵ Jules Verne, *Cinq semaines en ballon*, Le Livre de Poche, 2022, p. 23.

Symbolique de ce danger permanent, la poursuite des Européens par les Africains est une séquence obligée de ces romans d'aventure. Si la succession des périls et les tentatives pour y échapper confèrent un rythme effréné à ces romans, Jules Verne n'hésite pas à surenchérir en finissant avec une ultime scène de poursuite. Poursuivis du début à la fin de leur périple aérien de Zanzibar au Sénégal par des Africains hostiles, condamnés par l'épuisement de leur réserve de gaz, les trois aéronautes-explorateurs de *Cinq semaines en ballon* connaissent une ultime aventure au Sénégal. Leur ballon qui descend inexorablement faute de gaz est poursuivi par les cavaliers d'un chef arabe rebelle à la colonisation et, fort heureusement pour les explorateurs aériens, cette course s'achève dans un poste reculé de l'armée française sur le fleuve Sénégal. Avant cette ultime poursuite, le serviteur Joe qui s'est aventuré au sol a été poursuivi deux fois par des indigènes qui en veulent à sa vie et un missionnaire français lazarisé sauvé *in extremis* par les trois aéronautes meurt de ses blessures dans leur ballon. De même, après avoir surmonté bien des épreuves, Dick Sand, le héros adolescent d'un *Capitaine de quinze ans*, connaît sa dernière frayeur poursuivi par une tribu cannibale. *L'Invasion de la mer* se termine aussi par une ultime poursuite des Français. Après avoir été faits prisonniers par les Touaregs rebelles, le capitaine Hardigan et l'ingénieur Schaller s'enfuient et sont poursuivis par les cavaliers touaregs avant d'être miraculeusement sauvés par la brutale montée des eaux, comme les Juifs poursuivis par Pharaon. À l'instar du docteur Fergusson, les deux héros sont recueillis par l'armée française. Cette fois-ci, il ne s'agit pas d'un poste militaire aux frontières de la colonie mais d'un navire de la marine française qui est le premier à s'aventurer sur la mer intérieure du Sahara et qui récupère les héros pourchassés sur une dune devenue une île. Dans *Les Aventures de trois Russes et de trois Anglais dans l'Afrique australe*, la scène du dénouement dramatique n'est pas une poursuite mais un siège opposant l'expédition scientifique européenne et la tribu pillarde des Makololo. Ces derniers assiègent l'expédition qui a trouvé refuge au sommet d'une colline et oppose à la force du nombre la puissance de son artillerie moderne.

L'hostilité exotique et systématique du continent africain envers les Européens se manifeste par l'omniprésence de dangers ne

provenant pas seulement des hommes mais aussi de l'environnement et de la faune. Le désert (*L'Invasion de la mer*, *Les Aventures de trois Russes et de trois Anglais dans l'Afrique australe*, *L'Étonnante aventure de la mission Barsac*), la savane (*Un Capitaine de quinze ans*, *L'Étoile du Sud*) et la jungle (*Le Village aérien*) mettent à rude épreuve les personnages verniens. Cyprien Méré, le chimiste héros de *l'Étoile du Sud*, est sauvé *in extremis* de l'épuisement par un de ses amis chasseurs. Les animaux ne les épargnent pas non plus :

- massacre d'une expédition de chasseurs d'ivoire par un troupeau d'éléphants au début du *Village aérien*.
- bataille rangée contre une horde de lions dans *Les Aventures de trois Russes et de trois Anglais dans l'Afrique australe*.
- explorateurs assiégés par les crocodiles dans *Cinq semaines en ballon*.
- mort violente des mineurs européens mal intentionnés tués par des animaux dans *L'Étoile du Sud*⁶.

LE CONTINENT BARBARE : UNE ALTÉRITÉ DANGEREUSE

Conformément aux descriptions des explorateurs de l'époque, l'altérité africaine est perçue comme barbare. L'Afrique est le haut-lieu de la barbarie qui prend la forme de l'anthropophagie, des sacrifices humains et d'un état de guerre permanent. Le bon sauvage du XVIII^e siècle a été remplacé par le mauvais sauvage en cette fin du XIX^e. Dans les fictions de Jules Verne comme dans les récits d'exploration, l'Afrique est composée de royaumes barbares qui s'entre-tuent. Le premier des romans africains de Jules Verne, *Cinq semaines en ballon*, présente la pire scène de cannibalisme de son œuvre qui en

6 Des trois mineurs qui accompagnent le chimiste Cyprien Méré dans sa poursuite à travers le Transvaal du soi-disant voleur de diamants, l'Allemand est victime d'une malaria foudroyante, l'Anglais est piétiné par un éléphant et l'Italien est enlevé dans les airs par des rapaces.

compte beaucoup⁷. Du haut de leur ballon, les trois aéronautes observent une bataille d'anthropophages durant laquelle les Africaines sont chargées de collecter les têtes des morts et les guerriers africains mangent des ennemis blessés. Non contents d'être cannibales, ils n'achèvent même pas leurs victimes avant de les déguster. Le cannibalisme figure aussi en bonne place dans *Un Capitaine de quinze ans* avec plusieurs descriptions horribles inspirées par les récits d'explorateurs célèbres :

Livingstone l'avoue dans ses notes de voyage. Sur les bords du Loualâba, les Manyemas mangent non seulement les hommes tués dans les guerres, mais ils achètent des esclaves pour les dévorer, disant que « la chair humaine est légèrement salée et n'exige que peu d'assaisonnement ! ». Ces cannibales, Cameron les a retrouvés chez Moéné Bougga, où l'on ne se repaît des cadavres qu'après les avoir fait macérer pendant plusieurs jours dans une eau courante. Stanley a également rencontré chez les habitants de l'Oukousou ces coutumes d'anthropophagie, évidemment très répandues parmi les tribus du centre⁸.

De surcroît, Jules Verne met en scène un rituel de sacrifices humains pour la mort du roi de Kazonndé. Ses funérailles sont l'occasion de noyer une centaine d'esclaves ainsi que Dick Sand qui en réchappe. À la fin du roman, les rescapés sont même poursuivis par des cannibales :

Quant à douter que ce fût bien ici le pays des anthropophages, Dick Sand ne le pouvait pas. Trois ou quatre fois, dans quelque clairière, au milieu de cendres à peine refroidies, il trouva des

7 Le thème du cannibalisme est très prégnant dans l'œuvre de Jules Verne. Outre les Africains, il l'évoque à propos des Maoris (*Les Enfants du capitaine Grant*), des insulaires du Pacifique (*L'Île à hélice*) ainsi que des naufragés européens (*Les Aventures du capitaine Hatteras* et *Le Chancellor* inspiré par le drame du naufrage de la Méduse).

8 Jules Verne, *Un capitaine de quinze ans*, Le Livre de Poche, 2011, p. 429.

ossements humains à demi calcinés, restes de quelques horribles repas⁹.

L'Étoile du Sud et *Le Village aérien* comportent aussi des références à l'anthropophagie des tribus africaines, même si ce thème n'a plus l'importance qu'il avait dans les deux romans précités. Au-delà du fleuve Limpopo, le chimiste français de *L'Étoile du Sud* rencontre le roi Tonaïa qui, malgré son accueil cordial, pratique l'anthropophagie, en cachette dans une grotte. Dans l'Afrique équatoriale du *Village aérien*, les sacrifices humains et le cannibalisme font partie des cérémonies rituelles :

On tue les esclaves sur la tombe de leurs maîtres, et les têtes, fixées à une branche pliante, sont lancées au loin dès que le couteau du féticheur les a tranchées. Entre la dixième et la seizième année, les enfants servent de nourriture dans les cérémonies d'apparat, et certains chefs ne s'alimentent que de cette jeune chair¹⁰.

Outre l'anthropophagie, l'autre symbole de la barbarie africaine est l'esclavage. *Un Capitaine de quinze ans* est le roman de Jules Verne sur la traite qui continue clandestinement dans la seconde moitié du XIX^e siècle¹¹. La première partie du livre étant consacrée à l'aventure maritime, la seconde partie révèle le vrai sujet du roman : la dénonciation de la traite. Alors que les naufragés pensaient arriver en Amérique du Sud, ils s'échouent sur la côte de l'Angola sans le savoir puis découvrent la sinistre vérité : « L'Afrique ! L'Afrique équatoriale ! L'Afrique des traitants et des esclaves ! »¹². La seconde partie du roman débute par un chapitre intitulé « La traite » dans lequel Jules Verne contextualise sa fiction avec un véritable cours

9 *Ibid.*, p. 525.

10 Jules Verne, *Le Village aérien*, Éditions Ombres, 1999, p. 27.

11 Sur l'histoire de l'abolition de la traite et de l'esclavage, lire Thierry Vircoulon, « Les mutations de la lutte contre l'esclavage du XVIII^e au début du XX^e siècle », in Michel Prum (dir.), *Regards minoritaires*, L'Harmattan, 2023.

12 Jules Verne, *Un Capitaine de quinze ans*, Le Livre de Poche, 2011, p. 273.

sur la traite. Il explique son histoire, sa géopolitique, son organisation, etc. Il dénonce l'extrême violence de la traite¹³ et la complémentarité du commerce des esclaves et de l'ivoire. Une fois les naufragés capturés par les trafiquants d'esclaves (un gang multinational composé d'un Portugais, d'un sudiste américain, d'Arabes et d'Africains), le récit devient un roman d'évasion. Toute la tension dramatique se focalise sur le sort de ce petit groupe héroïque promis à l'esclavage et perdu en Angola. Dénonçant en 1878 la persistance de la traite clandestine dans les colonies portugaises, *Un Capitaine de quinze ans* est un roman engagé de son époque. En effet, dans cette fiction, Jules Verne accuse de manière à peine voilée le Portugal car deux de ses colonies africaines (Angola et Mozambique) sont encore des bases d'approvisionnement pour les traitants. Dans ses romans africains, il interprète l'esclavage comme un phénomène économique (les esclaves comme monnaie d'échange) et militaire (les esclaves comme guerriers).

Jules Verne revient sur le thème de l'esclavage dans ses romans suivants mais sans lui accorder une place aussi centrale que dans *Un Capitaine de quinze ans* qui est un véritable roman contre la traite contemporaine. Dans les *Aventures de trois Russes et trois Anglais en Afrique austral*e, les scientifiques découvrent un fortin construit par des traitants pour acheminer leurs caravanes d'esclaves. Dans *Le Village aérien*, Jules Verne indique que les enfants sont considérés comme une monnaie d'échange en Afrique équatoriale. Dans *L'Étonnante aventure de la mission Barsac* parue en 1919, les temps ont changé : il n'est plus question de traite, l'esclavage n'est plus transatlantique mais intra-africain. Il est à la fois une habitude de la société africaine, interdite dans l'empire colonial français et une caractéristique de la colonie de Blackland, cet envers négatif de l'empire colonial français. Incarnant le colonialisme bienveillant, l'expédition

13 Le petit groupe de naufragés est réduit en esclavage et effectue la longue marche des caravanes d'esclaves à travers la brousse, dont certains ne reviendront pas (la servante noire meurt d'épuisement en route et les autres noirs américains naufragés sont dirigés vers le marché aux esclaves de Zanzibar).

du député Barsac libère l'esclave de son maître africain et les Africains asservis dans ce diabolique royaume colonial.

En tant que romancier d'aventures exotiques, Jules Verne n'hésite pas à forcer le trait pour montrer l'Afrique comme le haut-lieu de la barbarie. Il conclut avec emphase sa description du sacrifice humain dans *Un Capitaine de quinze ans* :

La plume se refuserait à peindre de tels tableaux, si le souci de la vérité n'imposait pas le devoir de les décrire dans leur réalité abominable. L'homme en est encore là, dans ces tristes pays. Il n'est plus permis de l'ignorer¹⁴.

L'Afrique représentant la part barbare du monde, la rencontre entre Européens et Africains ne peut être qu'une confrontation violente. Le voyage d'exploration à l'intérieur de l'Afrique du docteur Fergusson est une longue série d'affrontements avec les tribus rencontrées en chemin. Les aéronautes-explorateurs ne parviennent pas à établir un contact pacifique avec les populations africaines, sauf quand ils sont pris pour des dieux — malentendu classique dans les récits d'explorateurs depuis la découverte de l'Amérique. Après ce malentendu, ils décident qu'il est trop dangereux de descendre du ballon et ils se contentent de regarder du ciel les villes africaines (Yola, Tombouctou, etc.). Dans *Les Aventures de trois Russes et trois Anglais en Afrique australe*, Jules Verne met en scène une véritable bataille rangée entre les scientifiques européens et les sanguinaires Makololos, une tribu décrite par Livingstone. Encerclés par les Makololos au sommet d'une colline, les Russes doivent leur salut à l'arrivée des Anglais qui les sauvent et les rejoignent dans leur refuge. Ils se réconcilient pour faire face au danger africain : « Mais il n'y a plus ni Russes ni Anglais ! Il n'y a que des Européens unis pour se défendre »¹⁵. Mise à mal par la guerre de Crimée, l'unité de la civilisation européenne se reforme face à la barbarie africaine. Les efforts

14 Jules Verne, *Un Capitaine de quinze ans*, Le Livre de Poche, 2011, p. 449.

15 Jules Verne, *Les Aventures de trois Russes et de trois Anglais dans l'Afrique australe*, Hetzel and Cie, p. 156.

conjugués des scientifiques leur permettent de vaincre les Makolos et de mener à son terme leur mission en atteignant les chutes Victoria.

L'AFRIQUE, UN ELDORADO TROMPEUR

Pour Jules Verne, l'autre caractéristique de l'Afrique est d'être un faux eldorado. Comme toute *terra incognita* depuis les Grandes Découvertes, l'Afrique évoque la promesse de richesses immédiates ; elle est le terrain d'une chasse au trésor permanente pour les aventuriers européens. Dans *Cinq semaines en ballon*, les trois aéronautes découvrent un gisement d'or à ciel ouvert. Joe, le domestique du docteur Fergusson, en charge le ballon autant que possible mais il sera contraint de jeter cet or pour éviter que le ballon trop lourd n'atterrisse chez les cannibales. Le rêve de richesse disparaît face à la nécessité de la survie. La richesse minière de l'Afrique est au centre du roman *L'Étoile du Sud*. Celui-ci se déroule, en effet, au Griqualand en Afrique du Sud, en pleine ruée vers le diamant. Des hommes de toute l'Europe s'y précipitent ainsi que des Africains. Mais l'eldorado des mines de diamants cache une réalité socio-économique bien différente des rêves des mineurs. La plupart d'entre eux s'épuisent, restent pauvres ou meurent tandis qu'une minorité de propriétaires fonciers s'enrichissent. Le plus riche d'entre eux, John Watkins, paiera d'ailleurs sa cupidité de sa vie après un retournement de fortune. En outre, l'énorme diamant noir, surnommé « l'Étoile du Sud », qui est l'objet de l'intrigue et est convoité par presque tous les protagonistes, finit par exploser un soir d'orage¹⁶. L'enrichissement facile est une tromperie dénoncée dans *Le Village aérien*. L'eldorado de l'ivoire se révèle aussi mortel que l'eldorado des diamants : le chasseur d'ivoire portugais est tué par des éléphants avant d'avoir pu jouir de sa richesse.

En revanche, l'Afrique est un vrai paradis pour les chasseurs. Dans *Cinq semaines en ballon*, Kennedy, l'ami du docteur Fergusson, est

16 Dans ce roman, Jules Verne anticipe la création des diamants de synthèse.

un chasseur professionnel et les aéronautes réussissent à tuer un éléphant pour le manger. Les scènes de chasse abondent dans *Les Aventures de trois Russes et trois Anglais dans l'Afrique australe*. Cette fiction est d'ailleurs un véritable roman cynégétique : tous les animaux de la brousse (éléphants, lions, crocodiles, rhinocéros, etc.) sont chassés par Sir John Murray, un astronome-chasseur. Dans *L'Étoile du Sud*, le héros est sauvé *in extremis* et par hasard par son ami chasseur, Pharamond Barthès, déguisé en autruche pour chasser dans la savane. Si l'Afrique n'est pas l'eldorado, elle est en revanche le paradis des chasseurs. Jules Verne fait une fois de plus la preuve de son sens de l'anticipation. Il pressent déjà le succès du safari dans la première moitié du xx^e siècle et condamne en précurseur le commerce de l'ivoire :

Se figure-t-on ce qu'on tue d'éléphants pour fournir les cinq cent mille kilogrammes d'ivoire que l'exportation jette annuellement sur les marchés de l'Europe et principalement en Angleterre ? Il en faut quarante mille rien que pour les besoins du Royaume-Uni¹⁷.

DE L'ÉPOPÉE DE L'EXPLORATION DE L'AFRIQUE À LA CRITIQUE DU COLONIALISME

Une page d'histoire : de l'exploration à la colonisation

Les romans africains de Jules Verne ont une valeur historique car ils reflètent l'évolution des relations entre l'Afrique et l'Europe de 1862 à 1919. Du premier au dernier roman, l'aventure de l'exploration devient l'aventure de la colonisation. On passe donc d'une Afrique inconnue et dangereuse à une Afrique colonisée et à peu près explorée.

Célébrée par Jules Verne qui fut, dès 1865, membre de la Société de géographie de Paris, l'exploration de l'Afrique intérieure est

17 Jules Verne, *Un Capitaine de quinze ans*, Le Livre de Poche, 2011, p. 416.

le thème commun de quatre romans : *Cinq semaines en ballon*, *Les Aventures de trois Russes et trois Anglais en Afrique australe*, *Un Capitaine de quinze ans* et *Le Village aérien*. Le personnage principal de ces fictions inspirées de l'actualité de l'époque est l'explorateur, la nouvelle figure héroïque de la seconde moitié du XIX^e siècle¹⁸. Ingénieux, courageux et désintéressé, il a le goût de l'aventure pour l'aventure et pour le progrès scientifique (les héros de *Cinq semaines en ballon*, de *l'Étoile du Sud* et des *Aventures de trois Russes et trois Anglais en Afrique australe* sont des scientifiques). Écrit dans le contexte de la course aux sources du Nil, *Cinq semaines en ballon* est un précis de l'histoire de l'exploration du continent africain. Il commence et finit à la Société royale de géographie de Londres. Le récit débute par une séance de présentation du projet de traversée d'est en ouest de l'Afrique par la voie des airs, en ballon. Un savant et explorateur, le docteur Samuel Fergusson propose de survoler l'Afrique orientale, de Zanzibar aux sources du Nil — région alors blanche sur la carte — à bord d'un ballon gonflé à l'hydrogène, appelé le *Victoria*. Ce voyage est destiné à relier les régions explorées par les Britanniques Richard Francis Burton et John Hanning Speke en Afrique de l'Est avec les régions du Sahara et du lac Tchad explorées par l'Allemand Heinrich Barth. Cette première scène du roman décrit le rôle de la Société royale de géographie qui sponsorisait alors des explorations vers l'intérieur de l'Afrique. Dans ce roman, Jules Verne retrace l'histoire de l'exploration de l'intérieur du continent. Il fait de nombreuses références aux explorateurs engagés dans la course aux sources du Nil (Speke, Grant, Debono, Peney, de Heuglin, Miani, Pons d'Arnaud, Petherick, Lejean, etc.) ainsi qu'à Ptolémée, le premier auteur à avoir mentionné ces sources. Il évoque aussi le plus célèbre des explorateurs de cette époque : Livingstone, dont il cite les voyages à plusieurs reprises et qui lui fournissent de nombreux éléments contextuels. Les aéronautes trouvent les initiales de Debono gravées sur un rocher près du Nil et survolent Gondokoro, la

18 Isabelle Surun, « Les figures de l'explorateur dans la presse du XIX^e siècle », *Le Temps des Médias*, automne 2007, pp. 57-74. Sylvain Venayre, *La gloire de l'aventure, Genèse d'une mystique moderne 1850-1940*, Aubier, 2002.

dernière localité alors connue sur le cours du Nil. Le survol du Niger par les trois aéronautes est aussi l'occasion de rappeler l'histoire de l'exploration de ce fleuve dont les sources furent identifiées seulement au début du XIX^e siècle. Enfin, Jules Verne mentionne les spéculations géographiques de l'époque sur l'existence d'un immense lac au centre de l'Afrique. L'exploration prend un tour scientifique dans *Les Aventures de trois Russes et trois Anglais en Afrique australe* qui met en scène des astronomes chargés de mesurer un arc de méridien dans des territoires inconnus et hostiles.

La thématique alors contemporaine de l'exploration est aussi très présente dans *Un Capitaine de quinze ans*. Si *Cinq semaines en ballon* est un roman sur l'exploration de l'Afrique intérieure, *Un Capitaine de quinze ans* est un roman d'exploration involontaire. Naufragé, son héros adolescent devient explorateur malgré lui pour retrouver son chemin en Angola :

À l'intérieur, cette contrée était alors presque inconnue. Peu de voyageurs avaient osé s'y aventurer. Un climat pernicieux, des terrains chauds et humides qui engendrent les fièvres, des indigènes barbares dont quelques-uns sont encore cannibales, la guerre à l'état permanent de tribus à tribus, la défiance des traitants contre tout étranger qui cherche à pénétrer les secrets de leur infâme commerce, telles sont les difficultés à surmonter, les dangers à vaincre dans cette province de l'Angola, l'une des plus dangereuses de l'Afrique équatoriale¹⁹.

Ce roman présente un résumé des explorations du désormais oublié Verney Lovett Cameron — le premier Européen à avoir réussi à traverser l'Afrique équatoriale en 1875 — et du célèbre Henry Stanley. Jules Verne cite des passages du récit de voyage de Cameron et consacre même un chapitre entier au docteur Livingstone dont il résume l'histoire (« Quelques nouvelles du Dr. Livingstone »). *Le Village aérien*, écrit en 1896 mais publié en 1901, est un roman d'exploration tardif car la colonisation du continent est déjà bien

19 Jules Verne, *Un Capitaine de quinze ans*, Le Livre de Poche, 2011, p. 283.

engagée à cette époque. Mais son intrigue se déroule dans une partie de l’Afrique encore largement inexplorée à la charnière du xix^e et du xx^e siècle : la forêt tropicale de l’Afrique équatoriale française. Comme *Un Capitaine de quinze ans*, John Cort et Max Huber, les deux protagonistes européens de cette aventure, sont perdus mais, cette fois-ci, dans *la grande forêt*, premier titre de ce roman. Leur aventure est donc une exploration de la forêt tropicale dont ils découvrent les périls et mystères.

Au plan géographique, *L’Étoile du Sud* est un roman intermédiaire entre les romans d’exploration et les romans coloniaux car l’intrigue débute dans l’Afrique colonisée (le monde des mineurs du Griqualand) et se poursuit dans l’Afrique sauvage au-delà du fleuve Limpopo dans ce qu’on n’appelle pas encore la Rhodésie du Sud. La colonisation des territoires au-delà du Limpopo ne commença qu’après 1890. Publié en 1884, ce roman montre que l’Afrique australe est divisée à cette époque en une Afrique coloniale²⁰ et une Afrique encore non colonisée — le héros étant contraint de faire une incursion dans cette dernière à la poursuite du diamant volé.

L’Invasion de la mer et *L’Étonnante aventure de la mission Barsac* sont de véritables romans de la colonisation. Si *Le Village aérien* finit par une allusion aux rivalités anglo-allemandes de l’époque en Afrique, ces deux romans empruntent leur trame à l’actualité coloniale. L’intrigue du premier est fondée sur un projet colonial de développement débattu à la fin du xix^e siècle : créer une mer à l’intérieur du Sahara grâce à un canal venant de la Méditerranée. Dans *L’Invasion de la mer*, Jules Verne reprend cette idée apparue en 1874 dans un article de la *Revue des deux mondes* d’un officier (Elie Roudaire). L’article d’Elie Roudaire était intitulé « une mer intérieure en Algérie » et le titre initial du roman de Jules Verne était *Une Nouvelle mer au Sahara* ou la *Mer saharienne*. Ce projet de mer intérieure qui visait à fertiliser le désert, développer le commerce et l’agriculture rencontre l’opposition des Touaregs nomades qui défendent le commerce caravanier et leur mode de vie traditionnel. *L’Invasion de*

20 La ruée vers les mines de diamants qui aboutit à la création de la ville de Kimberley débute à la fin de la décennie 1860-1870.

la mer met en scène le progrès colonial au détriment des populations indigènes et une tentative de résistance contre le pouvoir colonial. La politique coloniale est aussi le point de départ de *L'Étonnante aventure de la mission Barsac*. En effet, le but de cette mission parlementaire est de déterminer s'il faut « accorder l'électorat, voire l'éligibilité, aux gens de couleur, sans distinction de race »²¹. Le parlement français dépêche en mission d'enquête en Afrique Occidentale Française deux de ses représentants (les députés Barsac et Baudrières) pour trancher cette question de politique coloniale. Ce voyage d'études parlementaire va se transformer en aventure lorsque les missionnés vont découvrir l'existence d'une colonie futuriste cachée aux confins de l'empire français, Blackland. Située dans la boucle du Niger, loin des postes militaires français, cette cité-royaume a été créée grâce à l'alliance d'un ingénieur fou et naïf (le Français Camaret) et d'un Anglais psychopathe et alcoolique (Harry Killer). Cette fiction est inspirée par un scandale colonial de la fin du XIX^e siècle (le drame de la colonne Voulet-Chanoine)²² qui est anglicisé par Jules Verne et devient un scandale britannique. Représentant une utopie coloniale devenue un cauchemar, Blackland va être le lieu d'une lutte à mort entre les Européens. Contrairement aux autres romans de Jules Verne, celui-ci ne met pas en scène la confrontation entre Africains et Européens mais une confrontation entre Européens en Afrique car il est publié juste après la Première Guerre mondiale, c'est-à-dire

21 Jules Verne, *L'Étonnante aventure de la mission Barsac*, Editions du Rey, p. 25.

22 Conçue en juillet 1898 sous la dénomination Mission Afrique Centrale-Tchad, la colonne Voulet-Chanoine devait atteindre, depuis le Sénégal, le Tchad par l'ouest et le fleuve Niger et opérer la jonction au lac Tchad avec deux autres missions, l'une partie d'Algérie, la mission Foureau-Lamy, l'autre du Moyen-Congo, dirigée par Émile Gentil. Ces trois missions devaient parachever la conquête de l'empire français d'Afrique. La progression de la mission, loin d'être conçue comme une entreprise de conquête militaire nécessairement violente, devait s'accompagner de la signature de traités d'alliance avec les chefs indigènes locaux. Cette mission fut marquée par de nombreux massacres et par la mutinerie des deux officiers Voulet et Chanoine qui assassinèrent le 14 juillet 1899 le lieutenant-colonel Klobb chargé de les intercepter. Voulet et Chanoine furent tués à leur tour, le 16 et le 17 juillet, par leurs propres tirailleurs mutinés.

à l'époque du grand carnage entre Européens et du colonialisme triomphant. Si la période de la résistance à la colonisation qui était le sujet de *L'Invasion de la mer* est passée, la Première Guerre mondiale qui est le premier conflit de l'ère industrielle constitue l'arrière-plan de *L'Étonnante aventure de la mission Barsac*.

Un racisme non manichéen

Jules Verne participe du racisme de son époque en décrivant dans ces romans trois catégories d'Africains définies en fonction d'une norme : la civilisation européenne. Mais son racisme n'est pas manichéen car il inclut des personnages noirs dans son panthéon héroïque.

Dans ses romans, la plupart des Africains sont décrits comme des barbares proches de l'animalité. Ainsi, *Cinq semaines en ballon* compte de nombreuses comparaisons entre les Africains et les singes et Jules Verne y évoque la possibilité de créatures humaines portant une queue vivant à l'intérieur de l'Afrique²³. La question de l'animalité des Africains est théorisée et tranchée dans *Le Village aérien* qui est le roman darwinien de Jules Verne. Les héros perdus dans la jungle découvrent une peuplade qui vit dans les arbres comme les singes : les Wagddis dirigés par un vieux savant allemand (le docteur Johausen) disparu depuis des années dans la jungle et devenu fou. Ils pensent avoir découvert le fameux « chaînon manquant » entre le grand singe et l'être humain car les Wagddis ont des caractéristiques qui les apparentent aux singes et aux hommes. Après les avoir étudiés dans leur village aérien, les explorateurs concluent avoir découvert une « nouvelle race » qui fera le bonheur des anthropologues. En effet, les Wagddis, bien que vivant dans les arbres, n'ont pas de queue, sont bimanes et non pas quadrumanes comme les singes et

23 Jules Verne se réfère à un mythe qui remonte à l'Antiquité et qui n'a pris fin qu'au XIX^e siècle. Lors de l'exploration de l'Amérique, de telles créatures étaient aussi évoquées.

ils ont un langage incompréhensible mais formé d'emprunts congolais et allemands. La controverse se termine par ces mots :

Eh bien, dit John Cort, croirez-vous maintenant, mon cher Max, que ces pauvres êtres se rattachent à l'humanité ? [...]

— Oui, John, puisqu'ils ont, de même que l'homme, le sourire et les larmes !²⁴

En opposition aux Africains sauvages, il existe dans l'œuvre de Jules Verne une minorité d'Africains civilisés qui correspondent à la catégorie « d'évolué » inventée par les autorités coloniales²⁵. Enfin, il y a un groupe intermédiaire qui réunit ceux qui ne sont plus barbares mais ne sont pas encore civilisés.

Parmi les Africains civilisés figurent les Noirs américains, présents dans *Un Capitaine de quinze ans*, et les guides qui sont évidemment indispensables aux explorateurs européens. Tous sont dignes du panthéon des héros de Jules Verne. Leurs principales caractéristiques sont d'être efficaces, fidèles et rusés tels que :

Khamis, le guide dans *Le Village aérien*,

Tongané, le guide recruté par Jane Mornas dans *L'Étonnante aventure de la mission Barsac* qui a été soldat avec son frère et l'aide à trouver sa tombe,

Mokoum dans les *Aventures de trois Russes et trois Anglais en Afrique austral*e, un métis anglo-hottentot présenté comme le guide de Livingstone. Il sert aussi de guide à l'expédition scientifique anglo-russe et la sauve de bien des périls.

Par opposition, les Makololos qui poursuivent cette expédition scientifique représentent les Africains barbares s'adonnant au pillage et au meurtre par tradition. Ils se distinguent des Bushmen qui constituent la troisième catégorie d'Africains selon Jules Verne : les métis culturels situés à mi-chemin entre la barbarie et la civilisation. Dans *Les Aventures de trois Russes et trois Anglais en Afrique austral*,

24 Jules Verne, *Le Village aérien*, Éditions Ombres, 1999, p. 271.

25 Thierry Vircoulon, « Le régime racial du Congo colonial ou l'apartheid selon les Belges », in Michel Prum (dir.), *Ethnicité et eugénisme*, L'Harmattan, 2009.

les Bushmen sont les porteurs de l'expédition, ils sont les ennemis des Makololos et ont été un peu civilisés par les missionnaires :

Autrefois, avant l'arrivée des missionnaires, ces Bushmen, menteurs et inhospitaliers, ne recherchaient que le meurtre et le pillage, et profitaient habituellement du sommeil de leurs ennemis pour les massacrer. Les missionnaires ont en partie modifié ces mœurs barbares ; mais cependant ces indigènes sont toujours plus ou moins pilleurs de fermes et enleveurs de bestiaux²⁶.

À l'inverse des Makololos, les Bushmen ont une relation coopérative avec l'expédition européenne. Jules Verne salue au passage l'œuvre civilisatrice des missionnaires dans plusieurs de ses romans²⁷. Cependant, le manichéisme qui caractérise l'univers romanesque de Jules Verne ne recoupe pas les catégories raciales. Il n'assigne pas les Africains au mal et les Européens au bien. Il n'y a pas de manichéisme racial dans son œuvre car on y trouve des Africains du côté du bien et des Européens du côté du mal.

Dans ses romans africains, les Européens malfaisants sont représentés par les traitants (l'Américain sudiste et le Portugais dans *Un Capitaine de quinze ans*, deux figures du mal qui sont aussi responsables de la mort d'un explorateur français), par les chasseurs d'ivoire qui « sous prétexte de chasser l'éléphant, se livrent au massacre des indigènes »²⁸ et par certains mineurs cupides dans *L'Étoile du Sud*. Le plus grand malfaisant européen est bien évidemment le bien-nommé Harry Killer qui incarne le despotisme absolu dans *L'Étonnante aventure de la mission Barsac*. Animé du démon de la vengeance contre sa famille, cet Anglais psychopathe et alcoolique est le despote de Blackland qui n'hésite pas à tuer Blancs et Noirs. Son associé dans la création de Blackland, l'ingénieur français Camaret, illustre la

26 Jules Verne, *Les Aventures de trois Russes et de trois Anglais dans l'Afrique australe*, Hetzel and Cie, p. 34.

27 *Cinq semaines en ballon*, *Le Village aérien*, *Les Aventures de trois Russes et de trois Anglais dans l'Afrique australe*.

28 Jules Verne, *Le Village aérien*, Editions Ombres, 1999, p. 61.

phrase célèbre de Rabelais : « science sans conscience n'est que ruine de l'âme ». Aveuglé par sa folie scientifique, il n'a compris ni l'origine des fonds de Harry Killer (des braquages de banques en Angleterre) ni l'usage maléfique de ses inventions futuristes pour asservir les Africains (hélicoptères, missiles, etc.). Quand les membres de la mission Barsac lui ouvrent les yeux, sa rédemption passe par la destruction de Blackland et la mort de Harry Killer. Les deux associés se livrent alors à un véritable duel.

Bien qu'il ne fasse pas explicitement partie du groupe des Européens malfaisants, il convient de noter la figure ambiguë du savant allemand dans *Le Village aérien*. Le docteur Johausen, qui a disparu dans la jungle depuis des années, incarne l'hypothèse d'une régression de l'humanité. Parti dans la jungle pour ses études, il a perdu la raison et la connaissance de sa langue maternelle et il est devenu Msélo-Tala-Tala, le roi des Wagddis. Son existence parmi cette tribu l'a dé-civilisé. Après avoir tenté de l'emmener avec eux, John Cort et Max Huber y renoncent en raison de son comportement « simiesque » et l'abandonnent en indiquant sa régression à l'état animal :

Décidément, dit Max Huber, rien à obtenir de cette bête humaine ! [...] Il est devenu singe [...] qu'il reste singe et continue à régner sur des singes !²⁹

L'univers africain de Jules Verne oppose les Européens maléfiques aux Africains héroïques. Dans la plupart de ses romans, les Européens perdus dans l'immensité du désert, de la jungle ou de la savane, s'en sortent grâce à des Africains au comportement héroïque. Le guide Tongané réussit à échapper à la mort et vient secourir les membres de la mission Barsac emprisonnés à Blackland. Le guide Mokoum fait preuve de courage et d'intelligence : il trouve un moyen de mettre fin à une querelle entre les deux chefs russe et anglais de l'expédition et sauve les savants de la mort à plusieurs reprises. Il sauve aussi *in extremis* les résultats de l'expédition scientifique dérobés par un

29 *Op.cit.*, p. 265.

singe qu'il parvient à retrouver. Mais le personnage noir le plus héroïque est sans conteste Hercule dans *Un Capitaine de quinze ans*. Noir américain extrêmement fort dont l'utilité est essentiellement musculaire dans une grande partie du récit, il sauve tous les autres naufragés à la fin en recourant à la ruse et, ce faisant, en démontrant qu'il est aussi intelligent que fort. Il se glisse parmi les cadavres pour sauver Dick Sand de la noyade et du sacrifice humain et se déguise en sorcier pour sauver Mrs Weldon et son fils. À la fin de ce roman, il y a une inversion des héros : Dick Sand, qui a été le héros de l'aventure, n'est plus le sauveur mais le sauvé par Hercule.

Un colonialiste critique du colonialisme

Conforme à l'esprit de son temps, Jules Verne fait l'apologie de la colonisation dans ces romans africains. La conclusion morale d'*Un Capitaine de quinze ans* est un appel à l'exploration de l'Afrique centrale pour mettre fin à la traite et civiliser les barbares. Il s'agit donc d'un roman de légitimation de la colonisation au nom de la civilisation, conformément au discours dominant de l'époque. Cependant, si Jules Verne est un anti-esclavagiste et un colonialiste au nom d'une certaine conception du progrès, il met en évidence et critique le rôle de l'argent dans la colonisation.

Cette critique est flagrante dans *L'Étoile du Sud*, roman qui prend pour décor une colonie minière dans le Griqualand. Le monde des mineurs y est décrit comme une « atmosphère de rapacité, d'ivrognerie et de fumée de tabac »³⁰. La violence, la cupidité et le racisme caractérisent cet univers dans lequel Cyprien Méré, le chimiste français, incarne des valeurs complètement opposées : probité, désintéressement scientifique et tolérance raciale. Bien que très cosmopolite (on y croise des Allemands, Italiens, Anglais, Français, des Africains et même un Chinois qui est le domestique de Méré), la colonie minière est dominée par un racisme que ne partage pas le chimiste français. Il n'accuse pas son domestique africain d'avoir dérobé l'Étoile

30 Jules Verne, *L'Étoile du Sud*, Hachette, 1930, p. 23.

du Sud comme les autres mineurs le font et traite humainement ses deux domestiques, africain et chinois. En retour, ceux-ci l'aident dans ses épreuves et le sauvent à plusieurs reprises. Le méchant de cette intrigue, John Watkins, est une sorte d'Harpagon britannique qui a spolié le propriétaire boer de la mine de diamants (Jacobus Vandergaart) et s'oppose au mariage de sa fille avec Cyprien Méré qui n'a pas de fortune. Il incarne la cupidité du colon. L'intrigue du roman met donc en scène la lutte du savoir (Cyprien Méré) contre l'avoir (John Watkins) et se termine en « *happy ending* » matrimonial avec la victoire du savoir. Non seulement le diamant, c'est-à-dire l'objet de la cupidité coloniale, se dissout (il explose sous l'effet de l'orage) mais John Watkins meurt d'une attaque cardiaque après avoir appris sa ruine. Par ailleurs, à la fin, les personnages positifs (Cyprien Méré, sa promise et Jacobus Vandergaart) quittent la colonie minière qui ne saurait être un lieu de bonheur.

Si la critique de l'aspect financier de la colonisation est centrale dans *L'Étoile du Sud*, elle est plus anecdotique dans *L'Invasion de la mer*, roman paru dans *L'Humanité* quelques jours après la mort de Jules Verne. Un tremblement de terre ayant créé la mer intérieure, l'ingénieur Schaller qui voit son projet réalisé par la nature est interpellé par le mandataire de la compagnie qui a construit le canal à qui il répond ironiquement : « Monsieur le mandataire aux pouvoirs très étendus, un conseil d'ami : prenez plutôt des actions de la mer saharienne »³¹. Cette parole finale ironique rappelle que ce projet colonial sert surtout à spéculer en bourse³². Par ailleurs, la résistance des Touaregs au projet colonial est présentée comme légitime. Ce projet lésant leurs intérêts et bouleversant leur vie traditionnelle, leur révolte est donc normale.

C'est sans aucun doute dans *L'Étonnante aventure de la mission Barsac* que la critique du colonialisme est la plus évidente. D'une part, l'intrigue est inspirée de drames coloniaux ayant eu lieu à la

31 Jules Verne, *L'Invasion de la mer*, Union générale d'Éditions, 1978, p. 224.

32 Cette fin fait écho à celle de *Voyage autour de la Lune* qui se termine avec la création d'une Société nationale des communications interstellaires au capital de cent millions de dollars !

fin du xix^e siècle : la dérive meurtrière de la mission Voulet-Chanoine et l'exploitation du caoutchouc au Congo belge. D'autre part, Blackland est une sorte de dystopie coloniale. Ce royaume est la transposition au Sahel d'une cité futuriste idéale bâtie grâce au progrès industriel européen. De même que Jules Verne a imaginé Paris et Amiens au xx^e siècle, son fils propose une colonie du futur en créant Blackland³³. La population de Blackland est, en effet, divisée en guerriers, travailleurs agricoles et ouvriers, chacun ayant son propre espace (les Africains agriculteurs sont hors de la ville, Camaret et ses ouvriers sont dans la partie de la ville appelée l'Usine tandis que Harry Killer et ses guerriers occupent l'autre partie). Les inventions technologiques de Camaret sont ambivalentes : elles ont certes permis de transformer le désert en une campagne fertile mais ce sont aussi des armes au service du despote Harry Killer. Le pouvoir que confère le progrès technologique rend d'autant plus fou Harry Killer que, comme le fait remarquer l'un des protagonistes, « le despotisme est une maladie endémique aux colonies »³⁴. Blackland est donc l'incarnation de la dérive possible du colonialisme en despotisme sanguinaire et du progrès technologique en volonté de pouvoir incontrôlée. Bien qu'à la fin, le colonialisme civilisateur et bienfaisant de la République triomphe du colonialisme despote, la politique coloniale française n'échappe pas à la critique ou au moins au ridicule. En effet, le journaliste/narrateur de cette aventure³⁵ prend plaisir à souligner le caractère vaniteux, hypocrite et opportuniste du député Barsac qui accomplit cette mission avec l'arrière-pensée de devenir ministre des Colonies. A l'Assemblée nationale, il défend à des fins purement carriéristes l'idée d'accorder le droit de vote aux colonisés, idée pourtant contraire à son opinion :

[...] les Noirs que nous rencontrons sont loin d'être assez dégrossis pour qu'on puisse en faire des électeurs [...]. Mais, ce que je

33 Le thème de la cité du futur est très présent dans l'œuvre vernienne : *Paris au xx^e siècle* et *Une Ville idéale* qui décrit Amiens au xx^e siècle.

34 Jules Verne, *L'Étonnante aventure de la mission Barsac*, Éditions du Rey, p. 286.

35 Le récit se présente comme le journal de voyage tenu par le journaliste.

vous dis à vous, je ne le dirai pas à la tribune de la Chambre. Or, si nous terminons ce voyage, les choses se passeront de la manière suivante : Baudrières et moi, nous déposerons un rapport dont les conclusions seront diamétralement opposées. Ces rapports seront envoyés à une commission. Là, ou nous nous ferons de mutuelles concessions, et l'on accordera l'électorat à quelques nègres en bordure de l'océan, ce qui constituera une victoire à mon actif, ou nous ne ferons aucune concession, et l'affaire sera enterrée. Au bout de huit jours, on n'y pensera plus, et personne ne saura si les faits m'ont donné tort ou raison. Dans les deux cas, rien ne s'opposera à ce que Baudrières ou moi, selon le vent, nous ayons un jour ou l'autre le portefeuille des Colonies³⁶.

Le narrateur souligne que, si finalement la question du droit de vote des colonisés est enterrée, cela ne nuit pas au député Barsac. À défaut de devenir célèbre grâce à une nouvelle loi portant son nom, il le devient grâce au retentissement de son aventure. Dans ce roman, Jules Verne (ou plutôt Michel Verne) traite avec une certaine ironie la politique coloniale française et oppose le politicien (Barsac) au militaire (le capitaine Marcenay) de manière assez cocardière (on est au sortir de la Première Guerre mondiale). Critique du colonialisme, *L'Étonnante aventure de la mission Barsac* préfigure la veine des romans anticoloniaux de l'entre-deux guerre, comme *Voyage au bout de la nuit* de Céline (1932) ou la *Rose des sables* de Montherlant (écrit entre 1930 et 1932 mais publié sous le nom de son auteur bien plus tard).

Par ailleurs, Jules Verne n'ignore pas que la colonisation est le prolongement des rivalités nationalistes européennes. C'est le sujet central des *Aventures de trois Russes et de trois Anglais en Afrique australe* qui se déroule en 1854. Si, dès le début de leur expédition, le Colonel Everest et Michel Strux, les chefs des délégations anglaise et russe, éprouvent l'un pour l'autre une jalousie de savants, celle-ci se mue en rupture officielle quand ils apprennent le déclenchement de

36 Jules Verne, *L'Étonnante aventure de la mission Barsac*, Editions du Rey, pp. 172-173.

la guerre de Crimée. Dès lors, ils sont ennemis et se séparent, chaque groupe allant continuer la mission de mesure géodésique de son côté. Unis un moment face aux Makololos, ils cheminent ensemble après leur victoire jusqu'à la côte du Mozambique pour de là rentrer en Europe mais prennent soin de redevenir officiellement ennemis d'un commun accord au moment d'embarquer. Dans ce roman fidèle à la géopolitique de son époque, l'Afrique est le terrain de projection des guerres européennes et l'unité des Européens face au péril africain ne peut être que momentanée.

CONCLUSION

Dans l'univers romanesque vernien, l'Afrique n'occupe qu'une place secondaire. Néanmoins, ce rôle secondaire mérite d'être étudié comme un témoignage historique littéraire. On y trouve la grande aventure de l'exploration de l'intérieur du continent avec tous ses topos (le safari, la chasse au trésor, la rencontre avec le roitelet de la brousse, les scènes d'anthropophagie, la recherche de l'explorateur perdu, la libération des esclaves, etc.), les préjugés racistes de l'époque, l'héroïsation novatrice de personnages africains et les prémisses de la critique du colonialisme. Les romans africains de Jules Verne montrent qu'on pouvait être à la fois anti-esclavagiste et colonialiste, le colonialisme se justifiant comme une lutte contre la pratique de l'esclavage à la fin du XIX^e siècle. Si Jules Verne prône l'expansion de la civilisation européenne en Afrique, il discerne les enjeux financiers derrière le colonialisme et esquisse une critique de l'exploitation économique de l'Afrique. La publication de *L'Invasion de la mer* dans *L'Humanité* l'année de sa mort n'est pas une coïncidence. Cette critique de la dimension financière de la colonisation correspond à la vision politique complexe de Jules Verne. Soigneusement dissimulés dans une œuvre de divertissement³⁷, les penchants de Jules Verne pour l'anarchisme et les luttes d'émancipation de son temps (Hongrie, Irlande, Québec, Amérique du Sud, etc.)

37 Jean Chesneaux, *Jules Verne, une lecture politique*, Maspéro, 1982.

s'expriment dans nombre de ses fictions. Même si elle est de prime abord un stéréotype fait d'explorateurs et de cannibales, de trésors et d'animaux sauvages, l'Afrique de Jules Verne est bien plus que cela et recèle plusieurs messages dont la contradiction fait toute la richesse.

DANS LA JUNGLE AVEC GRAHAM GREENE

Descendant lointain de l'écrivain Robert Louis Stevenson, Henry Graham Greene, né le 2 octobre 1904 à Berkhamsted (comté de Hertfordshire en Angleterre) et mort le 3 avril 1991 à Vevey (canton de Vaud, Suisse), a été journaliste, écrivain et scénariste. Plusieurs de ses polars et romans d'espionnage ont été adaptés avec succès au cinéma. Après ses études à Oxford, Graham Greene se lança dans le journalisme et découvrit un goût pour les voyages dans les « lieux sauvages et éloignés du monde ». Aventureux, il voyagea en Amérique du Sud, en Extrême-Orient et aussi en Afrique. Son premier voyage au Sierra Leone et au Liberia eut lieu en 1935 à l'âge de trente et un ans. Il fut ensuite affecté au Sierra Leone pendant la Seconde Guerre mondiale en tant que membre des services de renseignement britanniques et il se rendit dans ce qui était encore la colonie belge du Congo à la fin des années 1950. Chacun de ses séjours africains donna lieu à un livre : un récit de voyage avec *Travel without Maps* (*Voyage sans cartes*, 1936) qui relate son périple dans la jungle du Liberia avec sa cousine ; deux romans à forte résonance catholique avec *The Heart of the Matter* (*Le fond du problème*, 1948) et *A Burn-Out Case* (*La saison des pluies*, 1960). Les carnets de notes de Graham Greene au Sierra Leone et au Congo ont aussi été publiés sous le titre *In Search of a Character* (*A la recherche d'un personnage*, 1961).

Les trois œuvres montrent un écrivain en voyage d'aventure en Afrique. Cette aventure est autant tropicale qu'intérieure. Graham Greene s'enfonça dans une jungle inconnue en 1935 puis dans la

grande forêt tropicale du bassin du Congo à la fin des années 1950. L'Afrique de Graham Greene se présente sous trois aspects : la mort, la domination destructrice de la colonisation et l'altérité radicale.

Comme pour Jules Verne, l'Afrique est dans l'univers de Graham Greene synonyme de mort. En effet, celle-ci est présente à chaque page et à chaque pas. Dans *Le Fond du problème*, les morts se succèdent : suicide d'un administrateur colonial, agonie d'une petite fille après un naufrage, assassinat d'un boy qui en sait trop et suicide final de l'anti-héros du roman, le major Scobie. L'architecte Querry, le personnage principal de *La Saison des pluies*, se réfugie dans une léproserie au milieu de la jungle. La lèpre est le symbole de la dégénérescence des êtres perdus dans la jungle car l'Afrique forestière conduit irrémédiablement les hommes à une mort rapide, s'ils ont de la chance, ou à une mort lente, s'ils sont malchanceux. Les protagonistes de ces deux romans, le major Scobie et Querry, ont une fin tragique, victimes de leurs tourments. Graham Greene rencontre la mort tout au long de son voyage d'exploration au Liberia en 1935. Prospecteurs d'or, missionnaires, botanistes sont victimes des fièvres de la jungle ou cèdent à la tentation du suicide comme un vieux botaniste allemand :

Il partit de Monrovia et s'enfonça vers le nord, par le pays Bassa, dans la direction de Saniquelli, à dix jours de marche, sans hamac, sans provisions, sans même un lit de camp ou une moustiquaire ; il n'était guère moins encombré lorsqu'on redescendit son cadavre pour l'enterrer à la Mission luthérienne de Mühlenbourg. Il avait dormi sur des lits indigènes, mangé la nourriture indigène, et il était mort de dysenterie.³⁸

Au Liberia, Graham Greene croise de nombreux missionnaires épuisés et même une mission fantôme où ne réside plus que la veuve du missionnaire :

38 Graham Greene, *Voyage sans cartes*, Editions du Seuil, 2021, p. 98.

Si Duogobmai était l'endroit le plus malpropre de la République, Zorgor en était le plus désolé. On ne l'avait pas laissé en paix, les Blancs s'y étaient introduits, sans y progresser ; ils s'étaient simplement fixés là et avaient dépéri graduellement, en y abandonnant des monceaux de paperasses, reliques d'une tentative de mouvement religieux, sentimentale, naïve et vouée à l'échec. Le mari de Mrs Croup s'était noyé à Monrovia ; l'autre missionnaire était devenu fou.³⁹

En Afrique tropicale, Graham Greene découvre l'univers colonial. Un univers multinational composé d'Africains, de planteurs, de fonctionnaires, de négociants, de trafiquants et de missionnaires. L'écrivain britannique comprend vite que cette colonisation se limite à la côte, reste superficielle mais a un effet destructeur aussi bien sur les colonisés que sur les colonisateurs. La colonie est une projection ratée de l'Europe dans la jungle. Il n'a pas de mots assez durs pour condamner le soi-disant projet civilisateur :

Ici, civilisation est demeurée synonyme d'exploitation ; j'eus l'impression que nous n'y avons guère amélioré la condition des indigènes ; ils sont rongés de fièvre autant qu'avant l'arrivée du Blanc ; nous avons introduit chez eux de nouvelles maladies et diminué leur résistance aux anciennes ; ils boivent toujours de l'eau polluée et souffrent des mêmes vers intestinaux ; ils sont toujours à la merci de leurs chefs ; en effet, que peut savoir de vrai un Commissaire de District qu'on promène de district en district, qui ne connaît que quelques mots de la langue du pays et dépend d'un interprète. La Civilisation, en ce qui concerne la Sierra Leone, c'est la ligne de chemin de fer qui mène à Pendembu et le chiffre croissant de l'exportation des palmistes ; la civilisation, c'est aussi les Frères Lever et les prix qu'ils contrôlent (...). Le travail du Commissaire de District consiste, pour une très grande part, à protéger les indigènes contre la civilisation qu'il représente.⁴⁰

39 *Idem*, p. 223.

40 *Ibid*, p. 88-89.

La Côte est pour les voyageurs l'endroit le plus dangereux de tout le Liberia, parce que les habitants y ont été atteints par la civilisation qui leur a appris à mentir, à voler et à tuer.⁴¹

Freetown et Monrovia lui apparaissent comme l'incarnation de la misère du colonialisme et les Européens qui y vivent comme autant de morts en sursis. Tenaillés par l'inconfort et l'ennui, ces derniers sombrent dans l'alcoolisme avant d'être emportés par la fièvre. La vie en Afrique tropicale est loin d'être une sinécure, elle ressemble plutôt à une forme de survie très précaire :

Au Liberia, même dans la capitale, on avait l'impression de se trouver dans un comptoir, un comptoir très précaire qui pourrait être balayé d'un moment à l'autre par la fièvre jaune. Blancs et Noirs ne vivaient là que pour un temps et rien qu'à la surface de cette terre d'Afrique qui finissait toujours par avoir le dernier mot.⁴²

Si Graham Greene fait partie des écrivains de l'entre-deux guerres qui ont fait une peinture acerbe des colonies, il se fait aussi politologue pour expliquer que la République du Liberia n'est pas plus heureuse que la colonie britannique voisine. Avec son indépendance de façade (en fait la compagnie américaine Firestone est le véritable pouvoir avec ses immenses plantations de caoutchouc), le Liberia est victime d'une autre forme d'oppression : l'oppression des Africains par les Noirs Américains qui y ont été envoyés au XIX^e siècle et sont devenus les maîtres du pays. Les rencontres de Graham Greene avec les gouvernants du Liberia sont l'occasion de descriptions ironiques de l'élite corrompue, américanisée et déconnectée du pays intérieur. Le grand tueur du régime de l'époque – le colonel Davis – a droit à un portrait haut en couleurs. Dans cet univers colonial, les seuls blancs qui trouvent grâce aux yeux de Graham Greene sont les missionnaires. Ils travaillent jusqu'à l'épuisement, sont aussi les seuls à

41 *Ibidem*, p. 360.

42 *Ibid.* p. 227.

vivre dans la forêt tropicale et à s'intéresser parfois aux coutumes africaines, à l'instar du Dr Hayley qui renseigne Graham Greene sur les sociétés secrètes et leurs effrayants crimes rituels.

A côté de cet univers colonial exécrable existe l'univers africain qui est pour Graham Greene l'altérité radicale. Alors que ses romans explorent un terrain connu — la conscience tourmentée du chrétien —, ils montrent l'Afrique et les Africains comme une véritable *terra incognita*. Ainsi, les relations entre Européens et Africains sont caractérisées par l'incompréhension. Pendant son voyage au Liberia, Graham Greene peine à comprendre ses porteurs mais finit par s'habituer aux règles de la négociation avec eux. Pour Querry, son domestique lépreux nommé Deo Gratias (formule latine signifiant Grâce à Dieu !) est une énigme vivante. Une nuit, ce dernier disparaît dans la jungle pour se rendre à ce que Querry imagine être une réunion de sorciers : « *Beaucoup de gens ont quitté la léproserie voici trois nuits. Ils sont presque tous revenus. Je suppose que quelque sorcellerie est en cours* ».⁴³ Tombé dans un marais en pleine nuit, Deo Gratias est sauvé de la mort par Querry sans qu'ils échangent un mot. Du début à la fin du roman, la relation de domesticité se transforme en affection silencieuse — symbole d'une souffrance partagée et d'une communication impossible. Loin d'être uniquement linguistique, cette incommunicabilité relève de leurs univers spirituels respectifs. Tandis que Querry vit dans les tourments du christianisme, Deo Gratias vit dans les tourments de la sorcellerie. Dans *Le fond du problème*, le anti-héros (le major Scobie) éprouve aussi de l'affection pour son boy, Ali, sans pour autant être capable de communiquer véritablement avec lui.

Voyage sans cartes expose aussi cette altérité radicale et incompréhensible que représente l'Afrique pour les Européens. Graham Greene se heurte d'abord à l'inconnu géographique. Ce voyage aventurier est d'ailleurs en soi un mystère : Graham Greene n'explique jamais la raison qui l'a poussé à entreprendre cette exploration épuisante à pied à travers la jungle. Il se contente de relater au début du livre les circonstances de son départ d'Angleterre mais, en aucun cas,

43 Graham Greene, *La saison des pluies*, Robert Laffont, 2007, p. 113.

il ne révèle ce qui l'a fait choisir ce voyage particulier. Ce périple de 160km en cinq semaines est une véritable plongée dans l'inconnu puisqu'il n'existaient alors aucune carte du Liberia. Ou plutôt il y en avait deux tout à fait inutiles :

L'une, établie par le Grand Etat-Major britannique, confesse ouvertement son ignorance ; on y voit un vaste espace blanc qui couvre la majeure partie de la République, où quelques lignes pointillées indiquent le cours supposé des rivières (indication que j'ai trouvée généralement fausse), et le long de la frontière, une guirlande de noms. Ces noms sont le fruit d'un étrange choix : la plupart sont complètement ignorés des habitants de la République et désignent sans doute des villages négligeables, aujourd'hui abandonnés. L'autre carte est publiée par le Département de la Guerre américain. Elle donne une impression de grande hardiesse et témoigne d'une riche imagination. Là où la carte anglaise se contente de laisser un vaste blanc, la carte américaine emplit ce vide du seul mot, en gros caractères **CANNIBALES**.⁴⁴

Dans *Voyages sans cartes*, l'inconnu n'est pas que géographique, il est aussi religieux. C'est en s'intéressant aux coutumes religieuses africaines à l'intérieur d'un pays sans carte et couvert par la jungle que Graham Greene se heurte à l'incompréhensible. Ce voyage dans la jungle lui fait découvrir non seulement les conditions de vie des villageois mais aussi et surtout les sociétés secrètes, les sorciers faiseurs de foudre, les malédictions, les crimes rituels, etc. Des « diables », personnes costumées ayant des masques d'animaux qui dansent et ont des pouvoirs magiques, l'accueillent presqu'à chaque village et l'introduisent dans le monde des esprits. A vrai dire, il ne s'agit pas d'une introduction mais plutôt d'un bref coup d'œil car ce monde de croyances animistes et de sorcellerie reste parfaitement hermétique. L'étrangeté des croyances et des rites est d'autant plus frappante que leur sens lui échappe. Il se contente de les décrire sans pouvoir les expliquer. Il a conscience qu'il peut juste approcher cette

44 Graham Greene, *Voyage sans cartes*, Editions du Seuil, 2021, p. 64.

altérité spirituelle et être sensible à son étrange beauté mais en aucun cas la comprendre. Au mieux est-il capable de reconnaître les erreurs de traduction des notions religieuses empruntées au christianisme pour décrire les croyances africaines :

« Diable » est, cela va de soi, un mot qui, employé par les indigènes de langue anglaise, désigne une chose inconnue de notre théologie ; cela n'a rien à voir avec l'Esprit du Mal. On pourrait aussi bien nommer anges ces grands diables de la forêt, car ils possèdent les qualités angéliques de promptitude et d'invisibilité, n'était l'élément de « Bien » que contient ce mot.⁴⁵

C'est par la religiosité que cet écrivain qui se définissait comme un catholique agnostique⁴⁶ appréhende l'Afrique comme l'altérité radicale. Bien que les missionnaires vivent avec les Africains, les soignent et parfois étudient leurs coutumes comme le docteur méthodiste Hayley épousé par vingt ans de Liberia, ils avouent leur échec à comprendre le fétichisme animiste, à percer ses secrets et à évangéliser les Africains. Le christianisme est vaincu par la jungle. Les missionnaires reconnaissent d'ailleurs volontiers que le christianisme des Africains est au mieux syncretique, au pire superficiel et que leur rôle est en réalité davantage social que religieux :

Quant aux danses et au culte fétichiste, les missionnaires ne pourraient s'y opposer, même s'ils le voulaient. Ici, le christianisme est acculé dans ses derniers retranchements. Les convertis sont relativement rares ; la conversion n'offre pour les indigènes aucun avantage tangible ; le seul bien qu'il leur réserve est spirituel : on les délivre de quelques craintes et on leur fait l'offrande d'une chimérique espérance.⁴⁷

45 *Voyage sans cartes*, op. cit., p. 276.

46 Lire la préface de *La saison des pluies*.

47 *Voyage sans cartes*, op. cit., p. 129.

CONCLUSION

En définitive, la rencontre avec l'Afrique s'achève en découverte de soi et peut-être même en rédemption. L'architecte Querry de *La saison des pluies* et le journaliste-voyageur qu'est Graham Greene au Liberia finissent par surmonter leur lassitude de la vie au terme de leur voyage. Juste avant d'être assassiné, le premier retrouve une raison de vivre en construisant un hôpital pour les missionnaires tandis que le second éprouve une salutaire peur de la maladie et de la mort pendant son périple dans la jungle. Et cette épreuve le ramène en quelque sorte à la vie : « *Je découvrais en moi-même une chose dont j'avais toujours ignoré que je la possédais : l'amour de la vie* ».⁴⁸

48 Idem, op. cit., p. 269.

ELSPETH HUXLEY :
COLONISATEURS ET COLONISÉS AU KENYA

Née le 23 juillet 1907 à Londres, et morte le 10 janvier 1997 à Tetbury, Gloucestershire, commandeur de l'Ordre de l'Empire britannique, Elspeth Huxley est une écrivaine, journaliste, essayiste et magistrate britannique quasiment inconnue en France. Fille unique, elle vécut entre 1912 et 1925 dans une ferme de café au Kenya, pays qui devint sa seconde patrie et inspira sa plume. En 1937, elle commença à écrire des romans policiers dont certains se déroulent au Kenya. Mais elle ne s'est pas cantonnée au roman policier et une autre partie de son œuvre africaine mérite d'être connue pour son originalité à l'époque.

Elspeth Huxley a écrit plusieurs ouvrages sur l'Afrique et le Kenya en particulier. Quatre d'entre eux retiennent spécialement l'attention. Trois sont autobiographiques et le quatrième est un roman anthropologique. Trois livres (*The Flame Trees of Thika* 1959, *The Mottled Lizard* 1962 et *Out In The Midday Sun* 1985) se suivent chronologiquement et constituent la biographie coloniale de sa famille et d'elle-même. Le premier livre raconte l'installation de ses parents en 1913 au centre du Kenya, dans la région de Thika, ville fondée par les colons. Thika, qui se trouve au nord de Nairobi, était à l'époque en plein territoire kikuyu. Au début du xx^e siècle, l'odyssée des Huxley dans ce qui s'appelait alors *British East Africa* (BEA) correspond à la création de la ferme africaine — un grand classique

de l'épopée coloniale⁴⁹. Le second livre *The Mottled Lizard* est consacré au retour au Kenya après la Première Guerre mondiale et à la construction d'une seconde ferme à Njoro sur les pentes du mont Kenya. Publié bien après l'indépendance en 1985, *Out In The Mid-day Sun* relate la fin de l'époque coloniale au Kenya et ses personnages haut en couleur qui ont marqué Elspeth Huxley alors adulte. *The Flame Trees of Thika*, sous-titré *Memories of an African childhood*, parut en 1959, puis fut publié en français par le Mercure de France sous le titre *Les Pionniers du Kenya* en 1965. Le livre deviendra en 1981 une mini-série britannique en sept épisodes diffusés à la BBC.

The Flame Trees of Thika et *The Mottled Lizard* peuvent être classés dans la même catégorie que le célèbre *La ferme africaine* de Karen Blixen : ils décrivent la colonisation du *Central Kenya* à travers l'expérience particulière d'une famille de colons et s'inscrivent dans le corpus littéraire assez important des colonisateurs britanniques dans cette partie du monde. En effet, la colonisation a donné naissance à un genre littéraire en soi, formé par d'innombrables livres de mémoires personnelles qui montrent comment les Britanniques ont perçu l'altérité africaine, comment ils se sont représentés les Africains et comment ils ont appréhendé leur propre aventure historique en terre étrangère.

Par rapport à d'autres auteurs du corpus littéraire colonial, Elspeth Huxley a la particularité d'avoir étudié la colonisation sous cette perspective mais aussi de l'avoir inversée avec un de ses premiers ouvrages, *Red Strangers* (1939). Bien avant d'écrire l'aventure coloniale de sa famille, Elspeth Huxley a écrit l'histoire de trois frères kikuyu qui sont confrontés à la colonisation et la décrivent du point de vue du « *native* ». Le récit de la vie de ces trois frères montre comment l'arrivée des colons britanniques (les *Red Strangers*) bouleversa leur existence traditionnelle, comment leur adaptation à l'intrusion de la modernité occidentale fut différente et quelles furent leurs destinées dans le Kenya moderne en formation. Le fait que *Red Strangers*

49 *The Story of an African Farm* d'Olive Schreiner publié en 1883 a été un grand succès littéraire de l'époque et a inspiré de nombreux autres écrits du même genre.

précède de vingt ans les livres sur la colonisation vue par les colons n'est pas anodin : à la nostalgie du temps précolonial répond la nostalgie du temps colonial. Ces trois ouvrages présentent la même réalité — la colonisation — mais vue et vécue selon les deux parties : les colonisés et les colonisateurs.

Écrits à l'apogée et au crépuscule de l'Empire, les trois livres de Huxley fournissent une perspective exceptionnelle sur l'histoire coloniale. La colonisation est une période historique finalement assez courte : au Kenya, elle a duré moins de cent ans mais elle a eu un impact puissant⁵⁰. Cette courte période a été un accélérateur de temps qui a transformé en profondeur la société africaine, comme le montre bien Elspeth Huxley.

LA FORMATION DE LA SOCIÉTÉ COLONIALE

Son œuvre représente une source incomparable d'informations sur la création de la société coloniale au Kenya. Dans ces livres autobiographiques, elle offre une galerie de portraits qui permettent de reconstituer le profil sociologique de cette société. Si l'identité sociale des colons est hétérogène, certaines tendances sociologiques se dégagent. Une fraction importante d'entre eux provient de la classe supérieure britannique. Sa famille, par exemple, est semi-aristocratique. Sa mère (qui répond au diminutif de Tilly) était la fille de Lord Stalbridge, tandis que son père, Robin, était un ancien major de l'armée britannique. De nombreux colons font partie de ce groupe que Huxley qualifie de « *upper class but unconventional* », c'est-à-dire des aristocrates désargentés. Dans la petite communauté des fermiers de Thika, à côté de jeunes aristocrates en quête d'aventures exotiques qui se consacrent aux safaris et aux joies licites et illicites de l'existence figurent d'autres excentriques sociaux :

le couple Palmer au parfum de scandale qui débarque au Central Kenya avec des Pékinois, un piano et un exemplaire des *Méditations* de Marc-Aurèle. La belle Lettice est une aristocrate qui a quitté

⁵⁰ Le Kenya est devenu indépendant en 1963.

son mari pour s'ensuivre avec un officier très victorien, Hereward, et qui connaîtra une nouvelle aventure scandaleuse à Thika avec un des jeunes aristocrates aventuriers ;

le couple Nimmo dont l'époux passe la majeure partie de l'année à braconner l'ivoire en Afrique centrale et laisse la charge de la ferme à sa femme ;

« Pioneer Mary », une sorte de cow-boy féminin qui parcourt seule la brousse en carriole pour commercer avec les Africains et est la seule aventurière dans ce monde d'aventuriers qu'est la BEA ;

Billy Sewall, qui s'installe au Kenya avec deux domestiques chinois, des étrangers parmi les étrangers qui voyagent avec leurs cercueils et leurs kimonos ;

Trevor Sheen, bourlingueur de l'Empire qui, après s'être adonné au trafic d'opium en Inde et avoir fait tous les métiers, est devenu fermier⁵¹.

La palme du colon excentrique revient probablement à Lord Delamere, auquel Elspeth Huxley consacra d'ailleurs un livre, *White Man's Country: Lord Delamere and the Making of Kenya*. Elle le décrit comme un autre représentant de l'excentricité coloniale :

with hair flowing almost to his shoulders, a huge sun helmet that gave him the look of a mushroom, and a dirty old cardigan. His first manager, an austere Scots shepherd called Sammy McCall had carried a letter of resignation in a pocket of the tweed waist-coat he always wore, and presented it once every three months or so for about ten years. But now Delamere was mellowing, or perhaps merely deflecting more of his energy into politics. A twice-broken neck and a leg mauled by a lion were nothing, but war service among the Masai and prolonged malaria had left him with a strained heart, and he had given up his favorite pre-war

51 « Trevor Sheen was said to have begun life as a strong man in a circus and to have got his start as an opium smuggler in India. In Africa he had scratched a living as a transport contractor, a cattle trader, an ivory poacher, a labour recruiter [...]. Either he was flush with money and a host to all in sight, or he was stony broke, but his charming weather-beaten smile always won him credit, especially as he spoke fluent Hindustani to the Indians », *Ibid.*, p. 231.

amusement, which had been to buy a sack of oranges, distribute them to everyone he could find in the cow-town (as he called it) of Nakuru, and then direct an assault on the hotel of which he was the proprietor until every pane of window-glass had been smashed⁵².

Tous les colons ont en commun d'être éduqués, d'avoir des problèmes d'argent et d'être un peu en marge de la société britannique sans être pour autant des parias ou des contestataires. Situation qu'un des personnages résume ainsi : « *There is something queer about anyone who comes to this country* »⁵³. Tous ont aussi en commun de tenter l'aventure coloniale pour devenir riches : tel est l'esprit pionnier. Après une brève carrière dans l'armée, le père d'Elspeth Huxley a tenté sa chance dans les mines d'Afrique australe où il n'a pas gagné grand-chose. Elspeth Huxley met en doute, de manière amusée et amusante, ses compétences d'homme d'affaires :

Robin had never ploughed anything in his life before. He had been in other parts of Africa, but had spent his time prospecting and going into partnership with men who knew infallible ways to make money quickly without having any capital. By a series of extraordinary mischances, something invariably went wrong, and it was always Robin's little bit of cash that vanished, together with the partner⁵⁴.

Après la prospection minière, Robin acheta des terres au *Central Kenya* à un jeune propriétaire lui aussi à l'image des colons excentriques⁵⁵ et de se lancer dans la culture commerciale la plus

52 *Ibid.*, p. 230.

53 Elspeth Huxley, *The Flame Trees of Thika*, Penguin, 1959, p. 63.

54 *Ibid.*, p. 22.

55 « *The owner was a rich young man called Harry Penton whose best-known exploit (if it could be called that) was to be found stark naked astride the roof of the Norfolk hotel proclaiming himself to be a mushroom, and holding a tin bath over his head* ». *Ibid.*, p. 17.

rentable du moment, le café. Au cours de son séjour kenyan, la famille Huxley essaya plusieurs productions agricoles qui n'aboutirent malheureusement pas à leur rêve colonial : revenir riches en Grande-Bretagne et y mener une vie confortable. Ils tentèrent de développer la culture du café avant la Première Guerre mondiale puis celle du coton et du bois après. Dans la colonie du Kenya, l'après-guerre se traduisit par un afflux d'apprentis fermiers dans le cadre du « *soldier-settlement scheme* », une politique de colonisation agricole au bénéfice des anciens combattants surtout connue pour son taux d'échecs impressionnant. Après la Première Guerre mondiale, les vétérans furent rejoints par ceux qu'Elspeth Huxley nomme avec mépris les « *playboy pseudo-settlers* » et qui défrayèrent la chronique coloniale de l'entre-deux guerres : « *They congregated mostly in Nairobi at Muthaiga club, or in the so-called Happy Valley on the slopes of the Aberdares, where lady Irina presided over a house named Clouds* »⁵⁶.

La colonisation étant une mondialisation avant la lettre, tous les colons ne sont pas britanniques. À Thika se sont aussi installés des Pères italiens qui, pour les Britanniques, sont aussi exotiques que les Kikuyu mais qui ne sont pas très appréciés. Leur foi catholique y est pour beaucoup, ainsi que leur ignorance de l'anglais qui aboutit à un paradoxe linguistique : les colons et les Pères italiens se parlent en swahili, la seule langue que ces deux groupes d'Européens partagent. Il y a aussi un Afrikaner célibataire (M. Roos) qui est le voisin des Huxley et est décrit comme l'ogre de la communauté des fermiers. Comme souvent⁵⁷, l'Afrikaner est perçu comme le chaînon manquant entre l'« *Englishman* » et le « *native* ». Ses manières rustiques, ses relations sexuelles avec les Africaines, ses compétences innées de fermier et de chasseur en font une sorte de Tarzan en moins civilisé. Ses querelles fréquentes avec les Africains lui valent l'intervention des autorités coloniales et une mauvaise réputation quelque peu contrebalancée par un exploit de chasse : il sauva Hereward d'une mort certaine en abattant un léopard que celui-ci n'avait pas

56 *The Mottled Lizard*, p. 199.

57 On retrouve une vision similaire du colon afrikaner dans l'œuvre d'une autre auteure britannique, Doris Lessing. Voir le chapitre suivant.

vu. Cet exploit de chasse tempéra l'antipathie naturelle des colons britanniques à l'égard du seul Afrikaner de la région.

LE FONCTIONNEMENT DE LA SOCIÉTÉ COLONIALE

La société coloniale est une série de cercles qui ne se recoupent pas et obéissent chacun à leurs propres règles. Le premier cercle est évidemment celui formé par les fermiers britanniques qui incarnent l'idéal colonial. L'autorité suprême de ce groupe est le *district commissioner* (symbole du pouvoir d'État) qui est une puissance lointaine moquée et crainte à la fois. Malgré le peu de moyens dont il dispose pour policer son district, ses décisions sont rarement contestées. Il préside une communauté de fermiers et un équilibre non dit entre ce qui relève de la loi des fermiers et de la loi de l'État. Les fermes sont, en effet, des seigneuries britanniques en miniature et le pouvoir de l'État n'y pénètre que lorsque la *Pax britannica* est en jeu, c'est-à-dire en cas de mort d'homme. Les principales affaires criminelles concernent le vol de bétail, qui donne parfois lieu à des meurtres. La société des fermiers se rassemble lors d'événements locaux comme des chasses ou des tournois de polo qui durent plusieurs jours, alimentent la chronique des journaux locaux et sont une occasion de rencontres aussi bien romantiques que sportives. Les discussions politiques et le commérage y sont de règle. Cette société s'interroge sur elle-même. Consciente de l'incongruité de sa présence dans la brousse africaine, elle se partage entre ceux qui avouent être là pour faire fortune et ceux qui affichent une justification plus « élevée ». Cette justification est celle de l'idéal impérial et de l'œuvre civilisatrice de l'Empire. Les discussions sur la raison d'être de la colonisation sont fréquentes et s'accompagnent parfois d'un certain scepticisme. Du côté de ceux qui prétendent répandre les lumières de la civilisation britannique se trouve Tilly, la mère de Elspeth Huxley, qui voit sa ferme comme un vecteur de civilisation dans la société africaine :

“We may have a sticky passage to ourselves, but when we've knocked a bit of civilisation into them, all this dirt and disease

and superstition will go and they'll live like decent people for the first time in their history". Tilly looked quite flushed and excited when she said this, as if it was something dear to her heart⁵⁸.

Certains expriment cette justification de manière plus patrio-tique, comme le capitaine Palmer : « *I came to play a small part in building a new colony under the Crown. That seems a good enough reason for anyone. As for the natives, they are very fortunate to come under British rule* »⁵⁹. Ou un fermier : « *Civilization's what's we are here for — to tame the country, bring the natives up, build a new colony like we've done down south and in Australia. There's no finer thing* »⁶⁰. Mais le discours civilisateur et impérial est vite contredit par le discours du besoin et de la fortune qu'exprime la majorité des colons : « *I came to escape from the slavery one has at home if one doesn't inherit anything. I mean to make a fortune if I can. Then I shall go home and spend it* »⁶¹. « *I came because I was broke and had no prospects* »⁶².

Cette société n'est pas exempte de tragédies. Une famille de fermiers périt dans l'incendie de sa ferme, un des jeunes aristocrates aventuriers meurt d'une maladie tropicale, un officier est amputé des deux jambes après un affrontement avec des bandits nomades à la frontière éthiopienne, un autre est tué par les Allemands à la guerre, etc. La mort fait aussi partie intégrante de l'expérience coloniale.

L'autre cercle est celui des Africains qui sont divisés entre différentes tribus. Elles vivent dans un état de lutte permanente les unes contre les autres et ont seulement en commun d'accepter l'arbitrage de la puissance coloniale. Avant la colonisation, les combats mortels entre les jeunes Masaï et Kikuyu étaient autant une affaire de bétail qu'un rite de passage initiatique, comme l'indique un des chefs de village : « *Bwana, I'm ashamed. I am married, I have a son nearly fit*

58 *The Flame Trees of Thika*, op. cit., p. 120.

59 *Ibid.*

60 *The Mottled Lizard*, op. cit., p. 52.

61 *The Flame Trees of Thika*, op. cit., p. 120.

62 *The Mottled Lizard*, op. cit., p. 77.

for circumcision, and I have not yet killed a Masai warrior »⁶³. Le cuisinier swahili des Huxley, recruté sur la côte à leur arrivée, et qui les accompagne à Thika, doute de l'humanité des Kikuyu: « ‘We are coming now to the country of the cannibals’, he said facetiously and quite untruthfully. These Kikuyu, they scavenge like hyenas, they will dig up corpses and eat them. Sometimes their women give birth to snakes and lizards »⁶⁴. Les diverses tribus sont liées par une chaîne du mépris qui reflète une certaine hiérarchie entre elles : les gens de la côte (Swahilis) méprisent les Kikuyu, les Kikuyu méprisent les Kavirondo, les Kavirondo méprisent les Nandi, les Nandi méprisent les Kamba, etc. Pour les Kikuyu, qui pratiquent la circoncision et ne mangent pas de viande crue, les tribus qui ne suivent pas leurs coutumes sont inférieures, voire barbares. Lorsque les Huxley s'installent à Njoro sur les pentes du mont Kenya, les Kikuyu qui les accompagnent comme main-d'œuvre doivent cohabiter avec des Kavirondo, ce qui suscite de nombreuses tensions : « ‘They are shenzies, savages, Kigorro said. What decent men would eat the flesh of wild animals ? These are not men but hyenas’. No doubt the Kavirondo held similar views about the Kikuyu »⁶⁵.

Huxley décrit le système des relations entre le monde des colons et le monde des indigènes. Ces interactions se font par des points de contact très particuliers. Les intermédiaires entre les fermiers et les Africains sont les domestiques, les « *mission boys* » (de jeunes Africains éduqués par les missionnaires, qui sont culturellement à la jonction des deux mondes et donc sont critiqués par les colons et les colonisés) et les chefs de tribu. Dans certains groupes ethniques comme les Kikuyu, les chefs tribaux sont une invention coloniale imposée par les autorités britanniques. Celles-ci ont coopéré des Kikuyu et les ont désignés comme chefs alors que la société kikuyu est acéphale et que les décisions y sont prises par un conseil d'anciens. Le soi-disant « chef » Kupanya qui dirige la zone de Thika fait partie des bénéficiaires de la colonisation. Il est le grand

63 *Ibid.*, p. 176.

64 *The Flame Trees of Thika, op. cit.*, p. 15.

65 *The Mottled Lizard, op. cit.*, p. 256.

régulateur des problèmes entre les deux mondes, celui à qui les fermiers se plaignent quand ils ont des problèmes avec la main-d'œuvre indigène, et celui qui arbitre les conflits entre les familles africaines et peut neutraliser ou arrêter les incessantes joutes de sorcellerie qui agitent les villages. À ce titre, il joue un rôle majeur pour maintenir la paix civile dans la communauté rurale tout en avantageant sa famille et son entourage.

Elspeth Huxley se distingue de ses compatriotes colons en allant au-delà des apparences. Elles ne voient pas les Kikuyu comme des sauvages vivant à demi nus et obéissant à des coutumes rétrogrades mais comme des hommes ayant un système social complexe et contraignant, une vision magique du monde et une mythologie qui n'est pas si différente de celle des Grecs anciens. Cela lui permet de comprendre à quel point l'imposition de la loi britannique est injuste pour eux et à quel point cette imposition est vouée à l'échec, la coutume et les croyances étant plus fortes que la puissance britannique. Les coutumes interdites par le pouvoir colonial se pratiquent en secret et la *Pax britannica* alimente la frustration populaire : « *Bwana, I am ashamed. I am married, I have a son nearly fit for circumcision, and I have not yet killed a Masai warrior* ».⁶⁶

LA COLONISATION OU LE GRAND BOULEVERSEMENT

Par rapport aux livres autobiographiques d'Elspeth Huxley, *Red Strangers* inverse la perspective et présente la colonisation du point de vue des colonisés. Alors que *The Flame Trees of Thika* et *The Mottled Lizard* relataient la construction d'une communauté de fermiers coloniaux au Kenya central, *Red Strangers* décrit la grande mutation de la société kikuyu à travers l'histoire d'une famille qui vit aussi dans le Kenya central, près de Nyeri. La structure narrative s'articule autour de trois périodes incarnées par trois personnages, le fil conducteur étant le devenir d'une famille kikuyu avant l'arrivée des colons (1890-1902), au temps de la rencontre et de la découverte

66 *The Mottled Lizard*, op. cit., p. 176.

(1902-1919) puis dans une société kikuyu en pleine transformation (1919-1937).

Bien que la forme du récit soit celle du roman, Elspeth Huxley a suivi la méthode anthropologique pour ce livre. Comme elle l'écrit dans le court préambule, son « *experiment* » est un projet de mémoire (sauver la mémoire du temps d'avant la colonisation et de la rencontre) et d'anthropologie (comprendre la société kikuyu et sa transformation). Écrit grâce à des entretiens avec des vieux Kikuyu de la zone de Nyeri qui pouvaient se rappeler la société d'avant l'homme blanc⁶⁷, *Red Strangers* est une œuvre d'anthropologie historique qui vise à relater « *the way of life that existed before the white men came* ». L'anthropologie fonctionnaliste britannique de l'époque dont les grands noms sont Evans-Pritchard et Malinowski constitue l'arrière-plan théorique de son travail. Sa description méthodique de la société villageoise kikuyu rappelle l'approche de Malinowski selon lequel l'anthropologue devait pratiquer l'observation participante pour rapporter non seulement le squelette d'une société mais sa chair et son sang. De même, ce qu'elle dit de la sorcellerie est très proche de l'analyse qu'Evans-Pritchard en fait chez les Azande⁶⁸.

La première partie du livre est consacrée à la société kikuyu pré-coloniale. La vie quotidienne du clan est décrite à travers les yeux de deux adolescents : Muthengi et Matu, deux frères qui sont les fils de Waseru et Wanjeri. Le passage de ces deux adolescents à l'âge adulte sert de fil conducteur pour la découverte des us et coutumes de la société kikuyu. Dans celle-ci, le bien fondamental est le bétail, et la valeur d'échange, les chèvres. Devenir riche signifie avoir beaucoup de chèvres car tout se paie en chèvres, y compris les obligations sociales (mariage, installation d'une maison, circoncision des enfants, etc.). Les interdits alimentaires (les Kikuyu alors ne mangeaient pas de viande), la division du travail entre hommes (élevage) et femmes (travaux des champs) et le conseil des anciens étaient strictement respectés. La sorcellerie revêtait une importance centrale dans la société

67 Le premier colon était arrivé en 1898 dans la région et la soumission de la tribu locale au premier administrateur colonial avait eu lieu en 1902.

68 Robert Deliège, *Une Histoire de l'anthropologie*, Paris, Seuil, 2006.

car elle régissait toute la vie sociale. Le conseil des anciens statuait selon des rites magiques pour connaître la vérité et fixer le prix des amendes pour régler les incessantes querelles entre familles: « *Three things lay at the heart of all Kikuyu quarrels: land, goats and women* »⁶⁹. Dans cette société villageoise, la principale forme de violence interpersonnelle est la magie. Les familles en conflit se lancent des sorts qui ne peuvent être levés qu'en sacrifiant des chèvres et les Kikuyu vivent dans la hantise des mauvais esprits. Rien dans leur existence n'échappe à la sorcellerie. Par ailleurs, leur monde est clos. S'ils combattent régulièrement les Masaïs qui nomadisent à travers leur territoire, ils sont sédentaires et ne s'aventurent pas au-delà des villages des Meru, « *a savage and barbaric people who held the last outposts of the known world* ».⁷⁰ Avant la colonisation, le parcours de vie des deux adolescents est marqué par les rites d'initiation, le système de classe d'âge qui structure la société et la transmission de la cosmologie des Kikuyu. Peu après son initiation, Muthengi s'illustre dans une bataille contre les Masaïs et devient un homme en se mariant et étant nommé le chef des guerriers de son clan.

L'arrivée des premiers colons se fait sous de mauvais auspices. À la confrontation violente initiale (les guerriers kikuyu sont décimés par une arme incompréhensible — les fusils — qui tue par des sons) s'ajoutent la sécheresse et la maladie. Les Britanniques introduisent de nouvelles maladies qui sont immédiatement interprétées comme une malédiction contre laquelle les sorciers kikuyu ne peuvent rien. Si le premier contact est violent (défaite des guerriers de Muthengi), le second est lourd de conséquences pour cette famille et la société kikuyu dans son ensemble. Muthengi va parlementer avec les étrangers et il est, de ce fait, considéré par eux comme le chef de la tribu, ce qu'il n'est pas. C'est dans une complète incompréhension de part et d'autre qu'est signé le pacte colonial : celui qui autorise les Blancs à acheter de l'ivoire et à prendre une portion de terre et fait de certains individus les chefs d'une société où le pouvoir ne s'incarnait pas dans un individu mais dans un collectif, le conseil des anciens.

69 *The Mottled Lizard*, op. cit., p. 162.

70 Elspeth Huxley, *Red Strangers*, Penguin, 1999, p. 59.

Le pacte colonial repose sur le malentendu fondateur de l'*indirect rule* : le colonisateur fait des chefs là où il n'y en a pas et hiérarchise la société kikuyu qui était acéphale. Ces chefs nommés par les colonisateurs sont les intermédiaires entre colons et société indigène, ce qui leur vaut un certain nombre d'avantages qui vont introduire la division dans la société kikuyu.

De nombreuses autres innovations déstabilisatrices suivent l'introduction de la chefferie. Le pouvoir colonial introduit la monnaie (et, avec la monnaie, la taxation des personnes et des biens) et la propriété individuelle de la terre. Par ailleurs, les Kikuyu sont maintenant obligés de suivre des règles qu'ils ne comprennent pas et qui, sous couvert de bonnes intentions, ont des effets pervers. Ainsi l'interdiction des *cattle wars* avec les autres tribus permet de faire régner la *Pax britannica* mais aboutit à une dévalorisation sociale des jeunes guerriers qui perdent leur rang dans la société et se livrent à la criminalité, à l'alcoolisme et défient l'autorité de leurs parents. Certains d'entre eux, croyant que la Première Guerre mondiale est une sorte de « *cattle war* », sont vite déçus et traumatisés. S'étant enrôlés pour tuer des ennemis et ramener du bétail, ils sont réduits à l'état de porteurs dans l'armée britannique, sont embrigadés dans une guerre dont la logique leur est incompréhensible⁷¹ et sont profondément traumatisés par l'expérience de la guerre car ils ont dû toucher des morts, ce qui est interdit par leurs croyances. L'ordre colonial déstabilise aussi le mode de vie des Kikuyu avec ses réglementations agricoles. Pour éviter l'érosion et l'appauvrissement des sols, les autorités coloniales limitent le nombre de chèvres par ménage, ce qui est vécu comme une forme d'oppression particulièrement cruelle. Mais les changements les plus déstabilisateurs concernent les idées sur les mœurs. Les missionnaires s'efforcent de remplacer la polygamie par la monogamie et une institutrice tente même d'interdire l'excision

71 « No one could understand why the war did not end and the Europeans return to their cattle and crops. News came that the enemy had been driven away and were being pursued into a distant country; but no cattle were seen coming back. It appeared that the Europeans thought less of capturing cattle, which was the object of war, than of killing their enemy, which brought no advantage at all ». *Red Strangers, op. cit.*, p. 270.

des filles de son école. Cette première initiative d'émancipation féminine se terminera tragiquement — les villageois tuant l'institutrice qui voulait substituer l'éducation occidentale aux rites d'initiation kikuyu. Sur ce sujet, Elspeth Huxley met en évidence le rôle indirect méconnu qu'a joué la question de la polygamie dans l'émergence de la pensée nationaliste africaine. En effet, la contestation anticoloniale a débuté sur le terrain religieux avec la création des églises dites « éthiopiennes » qui étaient une réaction à l'interdiction de la polygamie par les missionnaires. Comme il était impossible d'être chrétien et polygame, des Africains avaient créé des églises qui conciliaient polygamie et christianisme et reflétaient un syncrétisme entre croyances chrétiennes et coutumes africaines.

La trajectoire de vie des trois personnages centraux de *Red Strangers* (Muthengi, Matu et Karanja qui est le fils de Matu) illustre le grand bouleversement colonial. L'ordre colonial sème la division dans la société kikuyu : l'éclatement et les dissensions de cette famille kikuyu ont valeur de symbole. Nommé chef, Muthengi fréquente les colons et en tire bénéfice. Il devient un grand propriétaire dont les enfants sont élevés par les missionnaires et quittent le mode de vie de leurs parents pour travailler dans l'administration coloniale. Devenu avare, Muthengi refuse de donner un lopin de terre pour l'installation de son frère cadet, Matu. Forcé et contraint, celui-ci devient le premier kikuyu de son clan à partir à l'aventure pour s'installer hors du territoire de la tribu à Nakuru sur une terre libre. De même qu'il quitte sa tribu, son fils Karanja le quittera aussi, pris par le désir d'explorer le monde des Blancs, c'est-à-dire d'aller à Nairobi et d'acquérir une bicyclette. Son aventure dans la « grande » ville de Nairobi après la Première Guerre mondiale est l'occasion d'un récit picaresque où Karanja et son ami Kariuki font leur voyage initiatique : découverte de la ville, de ses plaisirs (argent, prostitution) et de ses dangers (maladies vénériennes, travail forcé, petite délinquance, arrestation). Ils fréquentent même les premiers cercles politiques africains qui dénonçaient l'injustice coloniale et furent les embryons de la révolte des Mau Mau dans les années 50.

Les départs de Matu et de Karanja symbolisent la fragilisation et la dislocation de la société kikuyu sous l'effet de la colonisation. Mathu est le premier de ces hommes en rupture de tribu qui

apparaissent au début du xx^e siècle et Karanja, son fils, incarne la nouvelle génération, celle qui comprend que les coutumes et pratiques des colons sont plus efficaces que celles des Kikuyu et qui acceptent la « supériorité » de l'homme blanc. Karanja fait partie du groupe social né de la rencontre coloniale, le groupe des évolués, qui se détache des traditions kikuyu et introduit de nouvelles manières d'être et de se comporter dans la société kikuyu. Outre le fait qu'il soit le premier de sa famille à apprendre à lire et écrire, il sera aussi le premier à se convertir au christianisme et à prendre un nom anglais, Harrisson. Cette conversion est accompagnée d'une expérience littéralement céleste : après avoir découvert le train, il monte dans un aéroplane et, sous le coup de l'émotion, appelle sa fille qui naît juste après cette expérience extraordinaire Aeroplane ! Ce processus d'acculturation est au centre de *Red Strangers*. Matu avait quitté sa tribu sans se détacher des croyances de sa tribu alors que son fils, précurseur de la catégorie sociale des évolués car converti au christianisme et sachant lire et écrire, remet en cause les croyances kikuyu et incarne la nouvelle génération des colonisés. La colonisation n'est pas seulement un accaparement foncier mais aussi une acculturation.

Cette histoire, qui aurait pu être celle du déracinement colonial des hommes sans terre et sans tribu, connaît à la fin un retournement quand Matu et Karanja sont forcés de retourner sur leur terre natale et familiale que s'est appropriée Muthengi. En guise de « *happy end* », devant le conseil des anciens, ils gagnent le droit d'avoir un lopin de terre dans une Afrique où les plus riches monopolisent déjà (nous sommes dans les années 30 !) les ressources foncières.

CONCLUSION

Avec *Red Strangers*, Elspeth Huxley réussit un double tour de force : faire de l'anthropologie romancée et renverser la perspective traditionnelle sur la colonisation en pleine apogée du colonialisme britannique. Décrit à cette époque du point de vue des colonisateurs, le colonialisme était pour la première fois décrit et critiqué du point de vue des colonisés. Dès 1939, Elspeth Huxley, une fille de l'Empire, fait preuve non seulement d'une grande clairvoyance mais aussi

de prescience. Elle démontre que la société indigène n'était pas une société barbare qui devait être soumise aux règles des peuples civilisés mais qu'elle était une société aussi digne de respect que la société des colons. Elle comprend le grand bouleversement déstabilisateur qu'est la colonisation, elle entrevoit déjà sa fin à travers l'émergence de la contestation religieuse (les églises éthiopiennes) qui devient vite politique, et elle perçoit toute l'ambiguïté de l'indépendance qui aura lieu au début des années 60. Lors de l'initiation urbaine de Karanja, celui-ci croise un politicien kikuyu qui, tout en dénonçant l'injustice coloniale, veille avant tout à s'enrichir.

Red Strangers et les deux ouvrages autobiographiques (*The Flame Trees of Thika* et *The Mottled Lizard*) ont vingt ans d'écart. En 1939, Elspeth Huxley a fait ce qui n'avait encore jamais été fait : elle a prêté sa plume aux colonisés pour exprimer leur nostalgie du temps d'avant les Red Strangers et dénoncer le grand bouleversement qu'a été la colonisation. Paradoxalement, en 1959, vingt ans plus tard alors que la révolte anticoloniale des Mau-Mau a ensanglanté le Kenya et que l'indépendance était à l'horizon, elle a consacré deux livres à la nostalgie de la colonisation. C'est la preuve que la roue de l'histoire tourne et inverse fatalement les positions de domination et de pouvoir. La nostalgie avait alors changé de camp.

DE LA RHODÉSIE COLONIALE
AU ZIMBABWE INDÉPENDANT :
D'UNE TRAGÉDIE À L'AUTRE

Morte en 2013, Doris Lessing a obtenu le prix Nobel de littérature en 2007 pour une œuvre de plus d'un demi-siècle dont l'éclectisme n'est pas la moindre des qualités. Auteure de nombreuses nouvelles, de récits de voyages et même adepte de la science-fiction, elle a été une talentueuse touche-à-tout littéraire de la seconde moitié du xx^e siècle. Sélective, l'histoire littéraire retient d'elle l'image d'une exploratrice de la condition féminine mais elle occulte une partie fondamentale de son œuvre : celle qui concerne l'Afrique ou, plus exactement, le Zimbabwe.

En effet, le Zimbabwe (appelé la Rhodésie du Sud à l'époque coloniale) n'a jamais cessé d'être présent dans l'œuvre de Doris Lessing. Enfant de l'Empire britannique comme Elspeth Huxley, elle est née en Perse (l'actuel Iran) en 1919 mais elle a été élevée en Rhodésie du Sud à partir de 1925 et n'a quitté ce pays qu'à l'aube de ses trente ans. Son œuvre littéraire a commencé dans la colonie britannique la plus réactionnaire de l'Empire, celle qui préféra rompre avec la Grande-Bretagne plutôt que d'accepter sa politique de décolonisation⁷². Conduits par Ian Smith, les Rhodésiens ont voulu freiner par les armes le cours de l'histoire — l'inéluctable mouvement d'indépendance en Afrique — et sont devenus un îlot de résistance

72 En 1965, la Rhodésie du Sud s'autoproclama indépendante et, en 1970, elle prit le nom de République de Rhodésie. La guérilla d'indépendance commença en 1966 et s'intensifia avec la « *bush war* » à partir de 1972.

coloniale lors du crépuscule des empires. Alors que dans toute l'Afrique naissaient de nouveaux pays, les Rhodésiens s'engageaient dans une guérilla aussi rétrograde qu'inutile qui dura des années 60 à la fin des années 70. Perdue d'avance, cette lutte d'arrière-garde s'acheva par l'avènement du pouvoir africain tant redouté en 1980 et la transformation de la Rhodésie du Sud en Zimbabwe sous l'égide de Robert Mugabe, père de l'indépendance et président du pays de 1987 à 2017.

La jeunesse rhodésienne de Doris Lessing a été la matrice de ses débuts littéraires, sa première source d'inspiration. Mais, malgré une grande diversification de ses centres d'intérêt et son installation en Grande-Bretagne dès les années 50, cette partie de l'Afrique ressurgit de manière presqu'obsessionnelle dans son œuvre. La Rhodésie coloniale a inspiré son premier roman (*The Grass is Singing*, 1950). Si le titre est emprunté à un poème de T. S. Eliot intitulé *The Waste Land*, l'intrigue meurtrière est bel et bien empruntée à la société coloniale rhodésienne. Trop subversif pour la société coloniale, ce premier ouvrage fut un succès littéraire à double tranchant. Doris Lessing dut partir en exil en Grande-Bretagne après avoir été déclarée *persona non grata* par les autorités de Salisbury (l'ancienne Harare). Malgré cela, elle n'a cessé de revenir physiquement et littérairement en Rhodésie du Sud puis au Zimbabwe.

Ce pays apparaît de manière récurrente dans l'œuvre de Doris Lessing sous deux formes : des fictions qui s'y déroulent ou y font référence à travers des noms d'emprunt qui ne trompent pas le lecteur averti, et des récits de voyage. Les fictions correspondent à la chronologie de l'existence de Doris Lessing : ses premières œuvres parlent de l'Afrique vue d'Afrique (*The Grass is Singing*, *This was the Old Chief's Country*, *The Sun between their Feet*) ; et d'autres plus récentes parlent de l'Afrique vue de Londres (*The Sweetest Dream*). Ses récits de voyages ont le goût de la nostalgie, c'est-à-dire le goût de ce qui est perdu à jamais. Doris Lessing est revenue dans son pays d'enfance (son premier récit de voyage en 1957 s'intitule tout simplement *Going Home*), à intervalles réguliers de dix ans ou presque, et elle a ainsi suivi son évolution des années 50 aux années 90. À tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de ce pays, elle fournit une perspective incomparable (parce qu'informée, engagée et surtout

authentique) sur la transformation de la Rhodésie du Sud en Zimbabwe. À tous ceux qui s'intéressent à la question raciale, elle montre à quel point elle a rendu tragique la destinée de son pays d'enfance au-delà même de l'indépendance.

L'AFRIQUE VUE DE L'AFRIQUE :
DANS L'INTIMITÉ DES « FARMHOUSES »

Doris Lessing est entrée en littérature en analysant l'essence de la Rhodésie du Sud : la société coloniale rurale. Les deux Rhodésies (*Southern* et *Northern*) ont connu des destinées différentes. Après la découverte des gisements de cuivre du *Copper Belt*, la Rhodésie du Nord est devenue une colonie minière tandis que la Rhodésie du Sud devenait une colonie agricole. Au début du xxème siècle, les colons britanniques y introduisirent les cultures commerciales du café, coton et tabac et en firent une colonie essentiellement agricole. Doris Lessing a grandi dans l'univers des fermes coloniales et sa fine connaissance de ce monde très ségrégué a constitué la matière de ses premiers écrits. Ceux-ci offrent au lecteur une plongée dans une civilisation rurale où la vie est difficile et broie les êtres, notamment les femmes qui sont les véritables héroïnes de la brousse. Les premières œuvres africaines de Doris Lessing sont tragiques car la société qu'elles décrivent l'est, mais sans vouloir l'avouer. L'univers des fermes coloniales est un système d'exploitation brutale qui repose sur une série de clivages indépassables : les Noirs/les Blancs, les hommes/les femmes, les Britanniques/les Afrikaners, la ferme/la brousse, etc. Doris Lessing déconstruit la structure de ce monde et met à nu ses clivages, ses injustices, ses tourments et ses hypocrisies — ce qui lui a valu d'être rejetée par la société coloniale de l'époque peu tolérante avec les voix dissidentes.

Scènes de vie coloniale

Vaincue par la brousse (*The Grass is Singing*, 1950) est son premier roman à succès. Ce roman raconte la descente aux enfers de Mary

Turner dont l'isolement géographique et social devient rapidement un isolement psychologique et émotionnel qui finit par la conduire à la folie. Mary Turner vit librement dans la société coloniale urbaine jusqu'à ce qu'elle se marie par dépit car elle a entendu ses amis dire derrière son dos qu'elle finirait vieille fille. Son époux Dick est un petit fermier qui a du mal à joindre les deux bouts (comme c'était le cas du père de Doris Lessing qui s'était lancé sans succès dans la culture du tabac en Rhodésie). Alors qu'elle avait tout fait pour échapper à la vie de sa mère, qui avait vécu dans la brousse avec son mari une existence de pauvreté et d'isolement, Mary Turner se retrouve, une fois mariée, piégée dans la même existence: elle vit isolée dans une ferme dans l'immense brousse africaine. Ses seules fréquentations sont les ouvriers agricoles noirs qui vivent à côté mais à part, conformément à la ségrégation en vigueur et le couple blanc de la ferme voisine qui, sous des airs faussement empathiques, convoite la ferme de Dick Turner pour la racheter à vil prix.

Prisonnière d'une existence rurale monotone, pauvre et très rustique, la jeune citadine prend en grippe son mari, la ferme, les domestiques africains qui deviennent les boucs émissaires de ses frustrations et de ses ressentiments. Elle tente de quitter son mari et de repartir en ville mais il la persuade de revenir à la ferme. Le drame se noue quand Dick tombe malade et qu'elle doit le remplacer. À la supériorité paternaliste de son époux à l'égard des ouvriers agricoles africains succède la supériorité malveillante de Mary qui n'a que mépris et répulsion pour les Africains et leur culture. Dick Turner avait conscience de dépendre des ouvriers agricoles africains qui, mécontents, pouvaient du jour au lendemain quitter la ferme alors que Mary Turner n'a pas conscience de cette dépendance. Elle semble grisée par son pouvoir d'employeur tout puissant — à moins que cette vie d'isolement ne lui fasse perdre le sens des réalités. Sur un malentendu, elle bat un des ouvriers agricoles et s'instaure alors entre eux une relation très ambiguë faite d'attirance et de répulsion. Elle finit sans vraiment s'en rendre compte par franchir le tabou ultime et « *breaks the colour bar* ». Reprenant ses esprits, elle le chasse et il la tue.

Le livre débute par la découverte du meurtre par la police et l'arrestation de l'ouvrier agricole, décrites à travers le regard d'un personnage qui fait partie de la sociologie des fermes rhodésiennes : « *the*

assistant », c'est-à-dire l'homme à tout faire de la ferme qui est en règle générale un jeune fraîchement débarqué d'Angleterre, en quête d'aventure et qui ne comprend rien aux comportements des locaux aussi bien noirs que blancs.

La saga de la Rhodésie rurale continue avec une série de nouvelles écrites dans les années 50 et 60 et qui ont été rassemblées dans deux volumes intitulés *This was the Old Chief's Country* (titre d'une des nouvelles) et *The Sun between their Feet*. Rivalisant de tristesse, toutes ces nouvelles décrivent des scènes de la vie coloniale rurale dans la *Southern Rhodesia* et l'univers des « *farmhouses* », et parfois des mines. Ces scènes de la vie coloniale oscillent entre le drame (un adultère, un meurtre, une crise mortelle de jalouse, une expropriation, la kleptomanie maladive d'un indigène, etc.) et les événements de la sociabilité rurale (les traditionnelles « *parties* » du week-end, l'arrivée d'un nouveau colon, la création d'une nouvelle ferme, etc.). Nul doute que toutes ces histoires proviennent de choses vécues pendant l'enfance de Doris Lessing, de son expérience directe. D'ailleurs ce monde colonial est souvent décrit par des enfants ou des adolescents en train de faire inconsciemment l'expérience du bien et du mal, du juste et de l'injuste.

This was the Old Chief's Country met en scène l'expropriation d'une tribu par un fermier à la suite d'un vol de chèvres. Cette expropriation déclenche l'éveil progressif de la conscience de l'inégalité raciale par la jeune fille du fermier. *The Nuisance* raconte comment un bon travailleur journalier d'une ferme tue une de ses trois épouses dans l'indifférence complice de son employeur, le fermier qui est censé faire régner la loi et l'ordre sur son domaine. Doris Lessing explore de l'intérieur la relation entre colons et colonisés propre aux « *farmhouses* » : la domesticité est formée de tout un monde de « *bossboys* », « *cookboys* », « *garden boys* », etc. Dans cet univers où la ferme coloniale est un corps étranger dans l'immensité de la nature africaine, les indigènes n'apparaissent pas comme les acteurs de leur destin mais comme une force de travail indispensable aux colons et plus encline à la résistance passive qu'à la révolte ouverte. Comme dans *The Grass is Singing*, les fermiers doivent à tout prix s'assurer de la collaboration des Africains pour la réussite de leurs exploitations agricoles. La colonie agricole repose sur la domination mais aussi

sur la dépendance. Le vent de la révolte ne souffle pas encore dans la Rhodésie de cette époque, même si certaines nouvelles mettent en scène des micro-rébellions prémonitoires. Ainsi dans *The Antheap*, l'amitié de deux enfants (l'un blanc et l'autre métis) fait plier le propriétaire richissime d'une mine, et dans *A Home for the Highland Cattle*, un domestique — qui ressemble à une version africaine de Sganarelle — parvient à obtenir tout ce qu'il veut de ceux qu'il sert et inverse par la ruse la relation de domination. Ceux qui dominent ne dominent donc pas autant qu'ils le croient, les dominés ayant sur eux quelques moyens de pression.

Scènes de la vie coloniale rurale, ces nouvelles ne se contentent pas du huis clos inégalitaire et brutal entre les « *natives* » et les fermiers blancs (qui étaient souvent des vétérans de la Première Guerre mondiale encouragés par le gouvernement britannique à peupler l'Empire). Elles rendent compte fidèlement de la structure sociale du monde rural rhodésien en introduisant un autre indigène aux yeux des fermiers britanniques : l'Afrikaner. Pauvre comme Job, ce dernier est généralement employé comme contremâitre dans les fermes des colons britanniques et occupe l'inconfortable position de blanc inférieur dans la société rhodésienne. Ses descriptions sont toujours très stéréotypées : force de la nature, fermier génétique, affublé d'une épouse ignare vouée à la procréation, il est le chaînon manquant de l'évolution entre les Africains et les Britanniques. Ses mœurs sont aussi rustiques et incompréhensibles que les mœurs des Africains dont il ne se distingue que par la couleur de peau et la violence à leur égard. Pour les colons britanniques, il est souvent plus dangereux et plus difficile à gérer que les indigènes. En effet, il est une source de tensions dans la ferme coloniale en raison de son hostilité atavique contre les Africains (*The Second Hut*) ou de sa différence culturelle avec les Britanniques (*The De Wets come to Kloof Grange*).

Études des mœurs coloniales

Doris Lessing explore les mœurs coloniales à la façon des études de mœurs parisiennes du xixème siècle. Le sort des femmes dans l'univers des *farmhouses* isolées, un monde rural à l'habitat dispersé,

sans village, est au centre des nouvelles de Doris Lessing. Pour elles, la vie à la ferme signifie un tête-à-tête parfois amer avec leur époux, le renoncement au confort de la vie urbaine et une immense solitude qui n'est tempérée que par les « *parties* » ou l'arrivée d'un autre couple dans le voisinage. Dans *The De Wets come to Kloof Grange*, l'arrivée d'un jeune couple déclenche une crise chez l'épouse d'un fermier qui projette sur les nouveaux arrivants toutes les frustrations de son existence solitaire. Cette vie isolée, dans un univers très rustique et masculin, met toujours la dynamique de couple à rude épreuve et suscite inévitablement du ressentiment contre un époux absorbé dans le travail de la terre (*The De Wets come to Kloof Grange*) ou de la mine (*The Antheap*). Leur solitude conjugale est parfois rompue par des enfants. Dans le huis clos familial, les enfants sont soit les enjeux d'une compétition affective entre père et mère (*The Traitors*) soit la projection de leurs désirs d'une autre vie (*The Antheap*).

Si les personnages féminins de Doris Lessing regrettent leur choix de vie⁷³, elles ne le remettent jamais en cause en divorçant — Mary Turner est un des rares personnages qui tente d'échapper à la vie claustrophobique et recluse de la ferme. Doris Lessing explore comment ces femmes vivent et acceptent cette solitude à deux et prennent une dimension héroïque en se sacrifiant mais sans vraiment savoir pour quoi et surtout pour qui.

Dans ses premiers écrits rhodésiens, Doris Lessing réalise aussi une étude des mœurs coloniales. Elle n'hésite pas à soulever le voile des conventions de l'époque en s'intéressant aux relations intimes dans le microcosme hors norme de la ruralité coloniale. Il n'est pas rare que les colons célibataires entretiennent des relations charnelles avec des Africaines qui sont leurs « *bush wives* » (*The Antheap*, *Leopard George*, *The Story of a Non Marrying Man*). Ce franchissement de la barrière raciale est toléré par la société coloniale tant que ces relations restent cachées dans l'obscurité de la nuit et tant qu'il s'agit d'un colon et d'une indigène (la relation d'une femme blanche et

73 Dans la nouvelle « *The traitors* », la femme du fermier laisse filtrer son mécontentement dans un murmure : « *Women get the worst of everything* » (p. 88), « *it's no life for a woman, this* », (p. 92). *The Sun between their Feet*.

d'un indigène est à l'inverse complètement taboue, comme l'indique la fin tragique de *The Grass is Singing*). *Leopard George* met en scène la relation charnelle tolérée en silence entre un fermier célibataire et une indigène. L'acceptation hypocrite de cet « arrangement »⁷⁴ par les deux sociétés (celle des colons et celle de la tribu africaine) prend fin de manière tragique d'un côté (la jeune femme est tuée) et conventionnelle de l'autre (George fait un mariage de raison dans la société coloniale). Mais parfois la situation est plus originale, comme le ménage à trois que forment Julia, Kenneth et Tom (*Winter in July*). Une jeune femme dont la vie est sans direction s'installe avec deux frères dans une exploitation de café. Elle finit par en épouser un, tout en entretenant une relation avec l'autre, mais sans dissimulation. Ce ménage à trois assumé est quelque peu ébranlé par l'annonce du futur mariage du frère célibataire mais, à la fin, Doris Lessing laisse ouverte la possibilité de sa continuation. *The Story of a Non Marrying Man* raconte l'histoire d'un colon nomade « *who's gone native* » et qui, dans chaque ville traversée, prend une nouvelle épouse. Chacune des étapes de son nomadisme convulsif se traduit par un nouveau mariage. Mais attiré par l'appel du voyage et de la brousse, ce *serial* épouseur finit toujours par partir et quitter sa femme du moment — non sans lui envoyer une lettre de remerciements ! Grâce à cette désinvolture courtoise, aucune de ses ex-femmes ne nourrit de rancœur à l'égard de ce Don Juan de la brousse. Les rapports entre les sexes dans la société coloniale rurale défient les normes conventionnelles, les couples étant à géométrie variable.

Tout comme leur structure sociale, la structure physique des « *farmhouses* » est binaire. Cet univers se compose de deux lieux de vie séparés par un mur invisible : la brousse et la véranda. L'extérieur est à la fois un lieu de travail et de danger tandis que l'intérieur, le monde des vérandas, est celui du repos et des drames privés. Les règles de l'hospitalité imposent de recevoir à l'intérieur tous les aventuriers blancs qui nomadisent dans la brousse (le plus souvent des

74 « *The girl was Smoke's daughter (or grand-daughter, George did not know), and the arrangement — George's attitude towards the thing forbade any other term — had come about naturally enough.* » *This was the old chief's country* (p. 187).

prospecteurs d'or) tandis que les règles de la ségrégation imposent de maintenir les Africains à l'extérieur de la véranda. Dans ce monde où la nature semble une force hostile que les colons doivent dominer, la dureté des conditions de vie et l'isolement qui rend parfois fou sont le prix du colonialisme agricole. Bien que paradisiaque, la brousse est aussi un environnement oppressant qui impressionne les enfants (« *The Traitors* ») et que doivent dominer les fermiers pour en tirer leur subsistance. Dans *The Grass is Singing*, le décor de la tragédie (la brousse) est aussi un acteur de la tragédie : c'est la pression psychologique de cet environnement qui conduit Mary Turner à la folie. Tout en s'inscrivant dans une certaine tradition du roman colonial et en reprenant le thème de l'isolement qui rend fou⁷⁵, la première œuvre de Doris Lessing ressemble à une version africaine des *Hauts de Hurlevent* d'Emily Brontë. Le rôle que joue la lande dans les *Hauts de Hurlevent* est joué par la brousse dans ce livre.

Les premiers écrits de Doris Lessing sont une réflexion sans concession sur la société coloniale de la Southern Rhodesia : sa dureté, son injustice, ses tabous, ses erreurs, ses incohérences... Et cette réflexion est d'autant plus impitoyable que la connaissance intime et l'attachement de l'écrivain à l'univers de son enfance transparaissent à chaque page. L'autodestruction de Mary Turner symbolise l'auto-destruction à laquelle est vouée « *the settler society* ». Alors que la dé-colonisation de l'Afrique commençait, cette prémonition politique a valu à Doris Lessing l'ire des autorités coloniales rhodésiennes et a ouvert un nouveau chapitre de son œuvre et de sa vie.

L'AFRIQUE VUE DE LONDRES : DE LA RHODÉSIE AU ZIMBABWE – D'UNE TRAGÉDIE À L'AUTRE

Bien qu'en s'installant à Londres pour échapper à l'univers provincial de la « *settler society* », Doris Lessing ait complètement changé d'horizon de vie, elle n'a jamais oublié sa terre natale. Parallèlement

75 Sur ce thème, les deux œuvres magistrales sont celles de Joseph Conrad : *The Heart of Darkness* et *An Outpost of Progress*.

à sa carrière littéraire, elle a travaillé comme journaliste et a écrit de nombreux articles sur la Rhodésie/Zimbabwe ainsi que plusieurs récits de voyage qui constituent des analyses extrêmement précieuses pour qui veut comprendre ce pays. *Going Home*, publié en 1957, et *African Laughter, Four visits to Zimbabwe*, publié en 1993 permettent non seulement de comprendre « *what went wrong* » dans la transformation de la Rhodésie en Zimbabwe mais aussi de mesurer le poids du passé et les conséquences tragiques de l'impossible entente entre Blancs et Noirs.

Dans l'intimité de la politique de la société coloniale

Publié au retour d'un voyage effectué en 1956, *Going Home* est une plongée dans la politique de la très provinciale « *settler society* ». Au fil de ses visites et entretiens avec des dirigeants, des Africains et des colons ordinaires, elle décrit des scènes de la vie quotidienne dans la colonie des années 50 : toilettes publiques séparées, guichets publics séparés, inégalités du monde du travail, nécessité d'obtenir une autorisation administrative pour aller dans les *townships*, etc. La société rhodésienne est alors fondée sur un puissant consensus ségrégationniste qui explique comment et pourquoi la Rhodésie du Sud se singularisa en entrant simultanément en résistance contre Londres et contre les mouvements indépendantistes africains.

La société coloniale fonctionne essentiellement comme un ascenseur social. Elle est formée par des migrants de la classe populaire britannique qui ont quitté la Grande-Bretagne pendant la crise des années 30 à la recherche de meilleures conditions de vie. Bien qu'électeurs du Parti travailliste en Angleterre, ces migrants deviennent, dès leur arrivée, les meilleurs soutiens du système ségrégationniste qui leur permet de satisfaire leur aspiration à une vie meilleure. Grâce à un marché du travail protégé et à des rémunérations plus élevées pour les Blancs que pour les Noirs, ils atteignent un niveau de vie incomparable par rapport à la situation de leurs pairs en Grande-Bretagne.

De ce fait, la colonie rhodésienne est le paradis du libéralisme anti-libéral, du libéralisme ségrégationniste. En 1943, une réunion du

Parti communiste rhodésien dans un *township* a failli conduire à la scission du parti et, dix ans plus tard, la discussion sur l'opportunité de créer une branche africaine du Parti communiste continuait. Doris Lessing tourne en ridicule les libéraux rhodésiens réunis au sein de la société soi-disant progressiste Capricorne, qui développent un discours sur « *the advancement of the black people* ». A travers eux, Doris Lessing dénonce l'hypocrisie du libéralisme colonial. En pratique, ce sont toujours des défenseurs de la ségrégation, comme cette femme qui était suffisamment progressiste pour « *break the colour bar* » et inviter un Africain à dîner chez elle... mais dans sa cuisine, pas dans son salon. Dans une de ses courtes nouvelles intitulée « *The Spies I have known* », Doris Lessing ironise sur les réunions politiques des libéraux dans l'atmosphère très provinciale de Salisbury. Incapables de s'entendre sur les plus simples idées démocratiques, ces « libéraux » finissent par s'accorder sur le fait que « *the Native is being advanced too fast towards civilization and in his own interests the pace should be slowed* »⁷⁶. Selon Doris Lessing, les libéraux rhodésiens de cette époque se classent en trois catégories :

- le paternaliste (celui qui veut le bien des Africains mais sans modifier l'organisation sociale de la colonie) ;
- le rebelle utile (celui qui fréquente socialement les Africains mais n'ira pas plus loin) ;
- le respectable patron (celui qui considère toujours que le changement est une bonne idée mais qui diffère toujours le moment du changement ; c'est un adepte du progressisme statique).

Bien que la Rhodésie ait été historiquement une construction britannique contre l'expansion des Afrikaners, elle ne cesse de s'aligner politiquement sur l'Afrique du Sud qui est alors occupée à mettre en œuvre l'apartheid. Doris Lessing ne manque pas de noter le paradoxe politique : même si les *Rhodies* veulent toujours se distinguer des Afrikaners et mettent un point d'honneur à cultiver leur britannicité, chaque loi d'apartheid inventée à Pretoria est copiée par le gouvernement de Salisbury un an plus tard. Le *Group Area Act* qui établit la ségrégation spatiale sud-africaine est suivi de près par le *Land*

76 *The Sun between their Feet*, p. 30.

Apportionment Act en Rhodésie ; le contrôle policier des rares opposants est similaire ; la censure est plus forte encore en Rhodésie qu'en Afrique du Sud, etc. Dans *The Spies I have Known*, Doris Lessing décrit l'espionnage pratiqué alors par les autorités coloniales contre les activistes considérés comme subversifs dans l'atmosphère très provinciale d'une ville rhodésienne où tout le monde connaît tout le monde et où personne n'a de secret qui ne soit connu de son voisin.

De retour en Rhodésie en 1956, Doris Lessing fait une critique en règle du libéralisme de façade qui domine les esprits à cette époque et inspire la politique du « *Partnership* ». Dans une période de revendications émancipatrices à travers tout le continent africain, la politique du « *Partnership* » prétendait être une troisième voie entre l'égalité immédiate des Africains et le *statu quo* de la ségrégation. Cette politique mettait en avant une évolution *progressive* vers l'égalité des droits et la promotion des Africains « évolués » grâce à l'éducation, en lieu et place d'une émancipation politique immédiate. Cette idée n'était pas propre à la Rhodésie : dans les colonies belges et françaises d'Afrique, le même discours était tenu et la notion d'évolués faisait alors florès dans les milieux coloniaux⁷⁷. La phrase « *We must create a small privileged class of Africans to cushion white supremacy* »⁷⁸ résume toute cette politique que Doris Lessing définit comme « *a typical bit of British hypocrisy* »⁷⁹ mais qui était une vision largement partagée dans les milieux coloniaux à la veille des indépendances. La politique de *partnership* visait à préserver les intérêts des Blancs et leur bonne conscience et constituait une stratégie de sauvegarde

77 Sur ce sujet, lire Thierry Vircoulon, « Le régime racial du Congo colonial ou l'apartheid selon les Belges », in Michel Prum (dir.), *Ethnicité et Eugénisme*, Paris, L'Harmattan, 2009.

78 *Going Home*, p. 84. Un des dirigeants de la colonie confie à Doris Lessing : « *We have a small, very small chance of avoiding a racial flare-up, of making Partnership work. If African nationalism does not become unmanageable, if the spirit of white settlerdom does not revolt against Mr Todd and his enthusiasts, then perhaps we may avoid what is happening in the Union, what has happened in Kenya. We must create a middleclass of Africans quickly.* » *Going Home*, p. 84.

79 *Going Home*, p. 99.

de la colonie où le droit de vote n'était envisagé que pour les Africains évolués et dans une perspective de long, voire très long terme :

We want to indicate to the Africans that provision is made for them to have a place in the sun as things go along. But we have not the slightest intention of letting them control things until they have proved themselves and perhaps not even then. That will depend on my grandchildren⁸⁰.

À ce titre, Doris Lessing souligne la contradiction qui travaille la colonie rhodésienne et la condamne à terme : le patronat s'efforce d'abaisser le coût du travail et donc d'élargir la gamme des métiers que les Africains sont autorisés à faire, ce qui génère des tensions entre syndicats blancs et patronat et aboutit progressivement à l'émergence d'un prolétariat africain. Selon elle, le capitalisme va rendre impossible le maintien d'un marché du travail protégé pour les Blancs et remettre en cause le consensus ségrégationniste de ce qui n'est finalement que « *the modern version of a slave state* »⁸¹.

L'indépendance : le temps des espoirs déçus

Après *Going Home*, Doris Lessing devient *persona non grata* dans sa terre natale. Déclarée « *prohibited immigrant* » par les autorités coloniales, elle ne pourra revenir qu'à l'indépendance dans ce qui est désormais le Zimbabwe. Dans *African Laughter* publié en 1993, elle relate ses quatre visites (1982, 1988, 1989 and 1992), c'est-à-dire les dix premières années d'un pays en transition entre la *settler society* et le pouvoir africain. Ce récit de voyage est habité par un sentiment tragique car la trajectoire de ces quatre visites successives est celle d'une chute : elle décrit la destruction progressive des espoirs de l'indépendance et le glissement du régime de Robert Mugabe, le père de l'indépendance, dans la corruption. Quand on connaît la

80 Déclaration de lord Malvern tirée du *Rhodesia Herald*, 19 mai 1956.

81 *Going Home*, p. 239.

suite de l'histoire du Zimbabwe (crise politique à la charnière du XXI^e siècle qui a échoué à provoquer une alternance, hyperinflation, expropriation violente des fermiers blancs, destitution en 2017 de Robert Mugabe au pouvoir depuis 1980), on apprécie le sens de l'observation et l'intuition politique dont Doris Lessing a fait preuve dans les années 80.

Comme après toute guerre, le moment de la paix était porteur d'un espoir fondamental : tourner la page. La guerre entre le régime d'Ian Smith et les mouvements indépendantistes africains s'est achevée non par la victoire d'un des protagonistes mais par une indépendance négociée (les accords de *Lancaster House* sous l'égide de Londres). Les Africains prenaient le pouvoir pour bâtir une société libre tandis que les colons l'abandonnaient pour préserver la leur : telle était la logique des accords de Lancaster qui garantissaient notamment la pérennité de la présence blanche dans le Zimbabwe indépendant et évitaient aux colons britanniques le sort qu'avaient connu leurs équivalents belges au Zaïre et portugais au Mozambique (la fuite). Grâce à cette paix négociée, l'immédiat après-guerre était caractérisé par un enthousiasme collectif pour le « modèle zimbabwéen » : les deux parties combattantes faisaient officiellement prévaloir le pardon sur la vengeance et s'engageaient à œuvrer au relèvement d'un pays gravement affecté par les années de guerre. Ce compromis politique encadrait les comportements individuels et formatait les discours publics à défaut de pénétrer les âmes. Doris Lessing note, à ce titre, que les actes de vengeance post-conflit ont été rares (quelques fermiers seulement ont été assassinés) mais qu'en privé les perceptions réciproques des Africains et des colons n'avaient pas changé. Si en public les discours étaient consensuels et convenus, le racisme continuait à structurer la pensée de la communauté blanche et les Africains continuaient à considérer les Blancs comme des accapareurs de terres. C'est à ce moment-là que Doris Lessing revient dans l'ex-Rhodésie du Sud qui s'évertue à devenir un nouveau pays réconcilié et débarrassé du « *racial prejudice* ».

Ce premier retour a le goût de la nostalgie car elle retrouve son frère perdu de vue depuis longtemps avec lequel elle avait entretenu une relation très distante autant pour des raisons personnelles que politiques. Tout en essayant de comprendre le nouveau Zimbabwe,

Doris Lessing essaie aussi de comprendre ce qui l'a éloigné de son frère : la condamnation et la rupture morales entre elle et la société coloniale dont son frère est un farouche défenseur, son syndrome post-traumatique dû à son expérience de combattant pendant la seconde guerre mondiale dont ils n'ont jamais parlé, ou simplement des choix de vie différents... ? Ses discussions avec son frère se déroulent alors qu'elle décrypte avec minutie tout ce qui a changé depuis l'indépendance et ne peut être détecté que par quelqu'un ayant une connaissance intime de l'ancienne société rhodésienne. Si la vie animale semble avoir quitté la brousse et si la ségrégation a disparu en ville, en revanche l'univers des « *farmhouses* » n'a quasiment pas changé. Certes les Africains y ont plus de droits mais « *the life of the verandas* » dans le Zimbabwe nouvellement indépendant reste ce qu'elle était à l'époque de la Rhodésie du Sud : un mélange d'exploitation, de racisme, d'hypocrisie et d'ennui auquel les fermiers sont viscéralement attachés.

Au fil des années 80, Doris Lessing sent confusément que le maintien de la « *settler society* » rurale qu'elle a connue — et qui fait partie du *deal* négocié à *Lancaster House* — est de plus en plus problématique. Si la décennie des années 80 commence par un certain optimisme politique (« *It's going to take time but Zimbabwe is on the right path* »⁸²), elle s'achève sur les prémisses du malheur : l'épidémie de sida décime la population, la politique de développement — dont les premiers effets négatifs pouvaient être attribués à l'inexpérience des dirigeants — est un échec patent, les pénuries de produits avant disponibles partout se multiplient, la corruption politique explose⁸³ et la pression politico-populaire sur les fermes commerciales des Blancs commence à se faire sentir. Pressentant l'autoritarisme grandissant du régime et la remise en cause de l'accord de *Lancaster House*, Doris Lessing note avec inquiétude que l'abandon officiel du communisme

82 *African Laughter, Four visits to Zimbabwe*, p. 109.

83 « *It is not exactly unknown for the victorious side in a civil war to line their pockets, but Zimbabwe is unique in creating a boss class in less than ten years and to the accompaniment of Marxist rhetoric.* » *African Laughter, Four visits to Zimbabwe*, p. 146.

en 1991 ne s'accompagne pas de l'abandon du système répressif. Le régime est déjà bien engagé sur la pente de l'autoritarisme, comme le révèle une conversation avec le ministre de l'Intérieur, une de ses anciennes connaissances du temps de la lutte pour l'indépendance. Lors de cette discussion, ce dernier reconnaît les violations des droits de l'homme dans les prisons et finit par déclarer : « *Sometimes I think there is some kind of curse that turns all our wishes into their opposites* ».⁸⁴ Au mieux, les dirigeants zimbabwéens rejettent la responsabilité de la situation sur la malédiction du pouvoir ; au pire, ils l'imputent aux Blancs.

La combinaison des problèmes de développement et de la corruption signe la condamnation des espoirs de l'indépendance : espoir d'une vie meilleure pour les Africains et espoir du maintien de leurs priviléges pour les fermiers blancs. Les premières discussions sur la question de la terre dont elle fait état dans son récit de voyage ont un ton prémonitoire. Face à l'évolution globale du régime — qui enterre progressivement le rêve de l'indépendance — et aux grands projets de développement voués à l'échec, les efforts locaux (« *grass-root initiatives* ») des personnes blanches et noires de bonne volonté pour améliorer le statut de la femme ou conjuguer culture et développement⁸⁵ n'en paraissent que plus courageux et vains. L'énergie de ceux qui ont cru au rêve de l'indépendance s'épuise progressivement tandis que la nouvelle élite s'enrichit de façon éhontée. Seules quelques petites victoires symboliques (une coopérative de micro-crédits organisée par des paysannes, le mépris lucide des petites gens à l'égard des nouveaux riches du régime, etc.) viennent récompenser ces efforts colossaux qui tranchent avec l'inutilité de la politique de développement officielle. La faillite politico-économique du Zimbabwe qui intervendra dix ans plus tard a connu une lente maturation : elle est déjà annoncée et expliquée par Doris Lessing à la fin des années 80.

84 *African Laughter, Four Visits to Zimbabwe*, p379.

85 Doris Lessing voyage avec un groupe dénommé *The book team* qui essaie de répandre le goût de la lecture dans le monde rural africain tout en promouvant l'idée d'égalité entre hommes et femmes.

En 2001, en pleine crise politique, elle donne une version romancée de la faillite zimbabwéenne dans un livre intitulé *The Sweetest Dream*. La trame de ce livre est une trajectoire Londres-Zimbabwe-Londres. Histoire d'une famille déstructurée dont un des membres fait un détour existentiel et fatal par le Zimbabwe, *The Sweetest Dream* est d'abord une réflexion sur la condition féminine dans l'Angleterre des années 60 aux années 80. La première partie qui se déroule à Londres décrit la vie émotionnellement et matériellement difficile de Frances, qui est l'ex-femme de Johnny Lennox, cadre du Parti communiste et rejeton de la classe supérieure en révolte qui cumule à peu près toutes les qualités : menteur, profiteur, poseur, infidèle, etc. Frances finit par le quitter mais il continue de vivre plus ou moins à ses crochets, lui imposant la présence de ses concubines successives et de leur progéniture – tout le monde s'étant installé dans la demeure de famille et vivant au crochet de la vieille mère aristocrate de Johnny Lennox. Communiste en vue dans les années 60, Johnny Lennox devient progressivement un *has been* avec l'émergence des maoïstes et anarchistes au tournant des années 60-70. A travers ce personnage, Doris Lessing dépeint le vieillissement d'une certaine gauche britannique. Mais la politique britannique n'est que l'arrière-plan de ce roman dont le vrai sujet est la lutte quotidienne d'une mère courage, Frances, qui porte à bout de bras une famille déstructurée composée d'un père courant d'air, de ses enfants, des enfants de ses autres femmes et des amis des enfants. La première partie du livre est une plongée dans les difficultés émotionnelles et matérielles auxquelles fait face Frances pour élever cette famille élargie et résoudre ses multiples problèmes. Dans cette description qui est aussi la description d'une femme qui vieillit, Frances est le pilier familial.

La seconde partie se déroule en « Zimlie » — pays dont toute ressemblance avec le Zimbabwe ne peut être que fortuite (à commencer par le nom). Elle met en scène Sylvia, qui est une sorte d'oisillon tombé du nid, la fille perturbée d'une des concubines déséquilibrées de Johnny Lennox. Traumatisée par une mère dépressive qui concentre sur elle tout son ressentiment, elle est élevée par Julia, la mère de Johnny Lennox qui réussit à la sortir de la dépression. Mais Sylvia est comme habitée par le malheur depuis son enfance.

Elle fait des études de médecine, devient docteur, découvre la foi catholique et a une histoire d'amour ratée avec un des fils de Frances. A la suite de cette déception amoureuse, elle part pour le Zimbabwe (la Zimlie) pour servir comme bénévole dans l'hôpital d'une mission catholique dans la brousse. Là elle découvre la misère absolue : l'hôpital est une ruine, la mission qui l'a recrutée n'a pas de ressources, sauf la bonne volonté d'un vieux missionnaire irlandais, et la population est décimée par un mal qu'elle ne comprend pas et qu'elle attribue systématiquement à la sorcellerie, le sida (nous sommes au début des années 80). Elle se démène comme une sainte jour et nuit pour remettre en marche des soins médicaux, ce qui lui vaut l'opprobre de tout le monde, à l'exception du vieux missionnaire : fonctionnaires zimbabwéens locaux qu'elle dérange en mettant en évidence leur inutilité, communauté des fermiers blancs, villageois et surtout le seul infirmier (Joshua), alcoolique qui se meurt lentement du sida comme une bonne partie de la population locale.

Sylvia tente de développer des services sociaux pour les villageois (l'hôpital et l'école pour les enfants malades) mais se heurte de front à l'administration locale qui voit en elle une gêneuse et cherche tous les prétextes pour s'en débarrasser. Les fonctionnaires locaux finissent par l'accuser d'avoir volé du matériel médical — en fait, elle a trouvé du matériel médical qui n'avait pas été distribué et pourrissait dans une décharge et l'a pris pour son hôpital. Après le harcèlement administratif, cette accusation se transforme rapidement en accusation politique, de complicité avec les ennemis du régime et son hôpital est fermé. Elle est contrainte au départ et rejetée par le Zimbabwe mais ce rejet est mortel. Sa relation avec l'infirmier zimbabwéen alcoolique et mourant est un véritable paradigme du rapport entre la charité occidentale et les Africains : le règne du malentendu et de la défiance... et finalement de la mort. Avant qu'elle ne reparte en Angleterre d'où elle doit ensuite rejoindre une autre mission humanitaire, l'infirmier lui fait jurer sur son lit de mort d'emmener ses deux enfants et la maudit en même temps. Elle se démène pour obtenir des papiers et sortir les deux enfants du pays en utilisant la peur de la sorcellerie des Africains. Après un parcours d'obstacles, elle parvient avec eux chez Frances à Londres. Le soir de son arrivée, après les avoir installés, elle meurt dans son sommeil — d'épuisement selon

Frances, de malédiction selon les deux enfants africains. L'Afrique a eu raison « du rêve le plus doux » de Sylvia, la jeune doctoresse un peu paumée.

À travers la découverte des malheurs de la Zimlie par Sylvia, Doris Lessing livre une peinture au vitriol du Zimbabwe postindépendance : un pays où les services sociaux s'effondrent, où l'ignorance tue (l'épidémie de sida), où l'administration est incompétente et corrompue et où les fermiers blancs s'enferrent dans une attitude passéeiste et suicidaire dans un pays sur le point de les rejeter violemment. Dans le cadre d'un roman dont le point de départ est une famille britannique de gauche, Doris Lessing poursuit des thèmes qu'elle exposait déjà dans *African Laughter* et qui expliquent la faillite du Zimbabwe indépendant : les abus des fonctionnaires et hommes de pouvoir africains qui pillent le pays au lieu de le développer, les ex-colons (représentés par un couple de fermiers, les Pyne) qui savent que leur temps est passé mais s'accrochent au pays par nostalgie suicidaire ; et les projets improbables et inefficaces des ONG internationales. Dans ce contexte, les efforts de Sylvia isolée dans la brousse et dans la vie sont comme les « *grassroot initiatives* » décrites dans *African Laughter* : tragiquement inutiles. À l'instar de la mort de Mary Turner qui symbolisait la destinée de la société coloniale, la mort de Sylvia symbolise celle du Zimbabwe indépendant, la mort du « *sweetest dream* ».

CONCLUSION

A côté du thème de la femme dans la société, le thème des relations raciales occupe une place privilégiée dans l'œuvre de Doris Lessing. En recourant à la fiction et aux récits de voyage, Doris Lessing fait œuvre d'historienne et montre l'incapacité à sortir du paradigme racial, même après l'indépendance : société fracturée et non réconciliée, impossibilité d'une harmonieuse coexistence des Noirs et des Blancs. La tragédie du Zimbabwe est d'être seulement l'autre nom de la Rhodésie du Sud : la question raciale continue d'empoisonner le pays, la société postindépendance est aussi féroce et injuste que la société coloniale et, en dépit des apparences officielles, la page du

conflit n'est pas tournée. À la tragédie coloniale succède la tragédie postcoloniale. La vision du Zimbabwe qu'elle a développée dans les années 80 et 90 a malheureusement été confirmée par les événements ultérieurs. Au début du xx^e siècle, l'essoufflement du régime de Robert Mugabe a donné lieu à une crise politico-économique sévère qui a conduit entre 1,5 et 3 millions de Zimbabweens à fuir la répression et la misère en Afrique du Sud. Robert Mugabe a été destitué par l'armée en 2017 mais son parti s'accroche toujours au pouvoir.

Racontée par Doris Lessing, l'histoire de la Rhodésie/Zimbabwe est celle d'une malédiction qui n'est toujours pas terminée. C'est à ce titre qu'on peut dire que l'inspiration africaine de Doris Lessing est non seulement fondatrice de sa carrière littéraire mais qu'elle ne l'a en fait jamais quittée : l'œuvre de Doris Lessing commence en Afrique et, d'une certaine façon, finit en Afrique. Elle apparaît comme une « *reluctant African* » : partie pour échapper au racisme de la société coloniale, elle était habitée par une nostalgie très forte et en même temps une profonde tristesse qu'on retrouve chez les Blancs sud-africains qui ont lutté contre l'apartheid et qui déplorent le naufrage de leurs idéaux.⁸⁶ L'ultime don de Doris Lessing au pays de son enfance ne pouvait être que des livres : à sa mort, elle a fait don par testament de trois mille livres à la bibliothèque municipale de Harare.

86 Thierry Vircoulon, « Les Blancs sud-africains contre l'apartheid : le goût amer de la lutte », in Michel Prum (dir), *Racialisations dans l'aire anglophone*, L'Har-mattan, 2012, pp. 161-177.

RÉCITS DE PRISON
DES MILITANTS ANTI-APARTHEID :
LEÇONS D'HISTOIRE, LEÇONS DE VIE

La lutte contre l'apartheid a donné naissance à une importante littérature consacrée par un prix Nobel (Nadine Gordimer en 1991) et qui s'inscrit dans ce que la pensée française appelle, depuis Jean-Paul Sartre, la « littérature engagée ». Si les grands auteurs de cette littérature engagée sud-africaine sont connus mondialement (Nadine Gordimer, André Brink, Breyten Breytenbach, etc.), l'abondante production politico-littéraire de ce pays compte aussi de nombreux auteurs qui ne sont pas passés à la postérité et sont pour la plupart inconnus en France. Dans le cadre de ce corpus politico-littéraire, les récits de prison des militants anti-apartheid occupent une place particulière. Les « *prison diaries* » (journaux de prison) se présentent, en effet, comme un fragment d'autobiographie et un témoignage de dénonciation du régime d'apartheid. Ils visent à révéler une vérité politique à travers une histoire individuelle douloureuse.

Ces « *prison diaries* » sont nombreux et le plus célèbre d'entre eux est bien sûr *Long Walk to Freedom* de Nelson Mandela. Cependant cette autobiographie couvre toute la vie politique du prix Nobel de la paix et ne se limite pas à ses 27 années de prison. D'autres militants anti-apartheid célèbres ont écrit le récit de leur emprisonnement (voir le tableau non-exhaustif ci-dessous).

TITRE	AUTEUR	DATE
117 Days, an account of confinement and interrogation under the South African 90 day detention law	Ruth First	1965
The jail diary of Albie Sachs	Albie Sachs	1966
Bandiet: Seven years in an African Jail	Hugh Lewin	1974
Island in Chains, 10 years on Robben Island	Indres Naidoo	1982
The True Confessions of an Albino Terrorist	Breyten Breytenbach	1983
Prison diary 113 days	Fatima Meer	2001
There and back : Robben Island 1964-1979	Eddie Daniels	2001
Inside apartheid's prison	Raymond Suttner	2002

Outre les livres, certains militants ont traduit leur expérience carcérale en poèmes tels Dennis Brutus (*Letters to Martha and other Poems from a South African Prison*, 1968) et Jeremy Cronin qui fut condamné à une peine de sept ans de prison (1976-1983) et qui publia son premier recueil de poésie, intitulé *Inside*, après sa libération en 1984. Pour avoir été à la tête du mouvement anti-apartheid dans le sport, Dennis Brutus passa un an et demi à la prison de Robben Island (1964-1965) avant de partir en exil et de revenir en Afrique du Sud au début des années 1990. Après la fin de l'apartheid, Jeremy Cronin devint un des dirigeants du parti communiste et fut plusieurs fois ministres entre 2009 et 2019.

Les « *prison diaries* » sont à la fois des documents historiques et des fragments autobiographiques d'hommes et de femmes confrontés au pire moment de leur engagement dans la lutte contre l'apartheid : celui de la prison, c'est-à-dire de la défaite. Leur point commun est une vision de l'expérience carcérale comme une double lutte : lutte contre le régime d'apartheid et lutte contre soi-même.

Cette réflexion s'intéresse plus particulièrement à quatre journaux de prison écrits des années 60 aux années 80 (*117 Days, The jail diary of Albie Sachs, Island in Chains, 10 years on Robben Island* et *Inside apartheid's prison*). Ces écrits sont à la jonction de la littérature et de la politique et constitue une sous-catégorie spécifique dans la littérature militante.

Les quatre « *prison diaries* » parlent de la même histoire mais ne décrivent pas exactement la même expérience carcérale (certaines furent courtes, d'autres longues) et ne s'inscrivent pas dans la même séquence historique de la lutte contre l'apartheid. *117 Days* et *The jail diary of Albie Sachs* relatent la même expérience vécue au même moment (1963/1964) : celle d'activistes placés en isolement pour les faire avouer mais qui sont finalement libérés après quelques mois. *Island in Chains, 10 years on Robben Island* et *Inside apartheid's prison* décrivent une expérience beaucoup plus tragique : celle de l'emprisonnement de longue durée. Indres Naidoo passa dix ans de prison à Robben Island (1963-1973) et Raymond Suttner fut emprisonné deux fois (1976-1983 et 1986-1988). Si les trois premiers journaux de prison sont issus du même moment-clé dans l'histoire de l'apartheid et de l'African National Congress (ANC), le dernier évoque une période ultérieure : l'apogée du régime d'apartheid et le début de son crépuscule. *117 Days, The jail diary of Albie Sachs, Island in Chains, 10 years on Robben Island* illustrent la victoire de la police contre l'ANC après son entrée dans la clandestinité (1960), la création de sa branche armée (Umkhonto we Sizwe, MK) et ses premiers actes de sabotage en 1961. MK réalisa son premier acte de sabotage le 16 décembre 1961, jour de la fête nationale des Afrikaners, appelé Jour du Vœu, en référence à la bataille de Blood River.⁸⁷ Entre 1961 et 1964, MK commit 134 actes de sabotage, ne causant que des dommages mineurs, et cette campagne de sabotage s'acheva par une défaite majeure. En deux ans (1962-1964), la *Special Branch* de la police sud-africaine a arrêté de nombreux militants anti-apartheid et

87 Bataille qui opposa le 16 décembre 1838 les Boers, commandés par Andries Pretorius, à l'armée des Zoulous du roi Dingane kaSenzangakhona et qui devint un symbole du nationalisme afrikaner.

démantelé MK (arrestation de Nelson Mandela au Natal et des principaux dirigeants de MK à Rivonia).⁸⁸

Inside apartheid's prison de Raymond Suttner évoque l'époque de l'apartheid triomphant dans les années 1970 pour finir au début du crépuscule de l'apartheid dans la seconde moitié des années 1980. Ce fut l'époque de l'émergence d'une nouvelle opposition intérieure (l'United Democratic Front, UDF) et de l'instauration du second état d'urgence. Si Ruth First, Albie Sachs et Indres Naidoo furent les témoins de l'échec de la lutte armée de l'ANC, Raymond Suttner fut l'acteur malchanceux de l'action clandestine de l'ANC en exil. En effet, durant la période qu'il décrit, l'ANC était hors d'Afrique du Sud et son activité clandestine dans le pays consistait essentiellement à essayer de faire de la propagande et de disséminer ses idées. Interdit par le régime en 1960 dans le cadre du premier état d'urgence décreté après le massacre de Sharpeville, le mouvement de Nelson Mandela s'était réfugié dans plusieurs pays étrangers (la Grande-Bretagne et des pays africains, notamment la Tanzanie) et ses capacités d'action en Afrique du Sud étaient des plus limitées.

DES MILITANTS PRESQUE COMME LES AUTRES

Les quatre auteurs des « *prison diaries* » ont des profils différents et représentent plusieurs catégories de militants anti-apartheid : les penseurs et les saboteurs, les communistes et les libéraux.⁸⁹ Parmi

88 Dans son livre autobiographique, Bob Hepple, avocat de Nelson Mandela arrêté à Rivonia en 1963, relate avec précision la victoire de la police, l'échec de MK et sa fuite à l'étranger. Ecrit par un des acteurs de cette tragédie, son récit est l'un des meilleurs documents sur cette séquence-clé de l'histoire de l'Afrique du Sud. Bob Hepple, *Young man with a red tie, A memoir of Mandela and the failed revolution 1960-1963*, Jacana, 2013.

89 L'engagement anti-apartheid des blancs sud-africains (« *anti-apartheid whites* ») a commencé dès la mise en place de l'apartheid mais ces opposants se sont divisés en deux grandes familles politiques : les libéraux et les communistes. Sur l'histoire du rôle des Blancs dans la lutte contre l'apartheid : Thierry Vircoulon, « Des Blancs contre l'apartheid : à l'origine d'une lutte problématique »,

les penseurs figurent Ruth First, Albie Sachs et Raymond Suttner et parmi les saboteurs figure Indres Naidoo. Parmi les communistes figurent Ruth First et Raymond Suttner et parmi les libéraux figurent Indres Naidoo et Albie Sachs.

Née à Johannesburg le 4 mai 1925, Ruth First était la fille de Julius et Mathilda First, juifs de Lituanie et membres fondateurs du parti communiste sud-africain (South African Communist Party, SACP). Journaliste de profession, elle se maria en 1949 à Joe Slovo, issu de la même communauté, co-fondateur de MK et dirigeant du SACP. En 1950, le parti communiste sud-africain fut interdit et, en 1956, Ruth First fut arrêtée avec Joe Slovo. Ils firent partie des 156 inculpés du procès dit « de la trahison » (« *treason trial* »). Au terme d'une procédure de quatre ans, elle fut acquittée. En 1960, après le massacre de Sharpeville et l'instauration de l'état d'urgence, elle s'installa au Swaziland avec ses enfants par sécurité. Mais six mois plus tard, elle revint à Johannesburg et entra à la rédaction du Johannesburg New Age. En 1963, elle fut arrêtée de nouveau, comme Nelson Mandela, Walter Sisulu et Govan Mbeki. Emprisonnée le 8 août 1963, elle finit par être libérée et partit en exil en mars 1964 à Londres. De la Grande-Bretagne, elle gagna le Mozambique, pays de la ligne de front, et enseigna à l'université de Maputo. Le 17 août 1982, elle fut tuée à Maputo par une lettre piégée envoyée par les services secrets sud-africains. Son récit porte sur ses mois passés en prison entre 1963 et 1964.

Albie Sachs était aussi un membre de la communauté des émigrés juifs de Lituanie. Avocat au Cap, il s'engagea dans la « *Defiance Campaign* »⁹⁰ en 1952 et, en 1955, il participa au Congrès du Peuple de Kliptown qui adopta la célèbre Charte de la Liberté. Albie Sachs

in Michel Prum (dir), *Sexe, race et mixité dans l'aire anglophone*, L'Harmattan, 2011, pp. 231-244 et Thierry Vircoulon, « Les Blancs sud-africains contre l'apartheid : le goût amer de la lutte », in Michel Prum (dir), *Racialisations dans l'aire anglophone*, L'Harmattan, 2012, pp. 161-177.

90 Il s'agissait d'une campagne de désobéissance collective et pacifique qui consistait à violait sciemment les lois d'apartheid pour être arrêté. Cette campagne a mobilisé et réuni les Noirs, les Métis, les Indiens et les Blancs progressistes.

faisait partie d'un petit groupe de jeunes libéraux blancs du Cap appelé Modern Youth Society. Il fit l'objet de deux « *banning orders* » : un quand il participait à la Passive Resistance Campaign en tant qu'étudiant à l'université puis en tant que jeune avocat (interdiction de quitter Le Cap, d'aller à l'université, de publier et d'être en compagnie de plus de deux personnes). Arrêté le 1er octobre 1963 au Cap, Albie Sachs fit le même choix que Ruth First : détenu plus longtemps qu'elle (168 jours), il partit en exil en Grande-Bretagne, puis au Mozambique où il fut aussi en 1988 victime d'une tentative d'assassinat des services secrets sud-africains. Il perdit un bras et un œil dans l'explosion de sa voiture piégée. Il devint après la fin de l'apartheid un des plus éminents juristes du régime démocratique multiracial et fut juge à la Cour constitutionnelle de 1994 à 2009.

Indres Naidoo était issu d'une famille d'activistes indiens anti-apartheid de Johannesburg. Sa famille vivait dans le principal township indien de Johannesburg, Lenasia. Il adhéra à MK dès sa création et fut arrêté avec ses complices en pleine action de sabotage en 1963. La police était parvenue à infiltrer son groupe de saboteurs et il fut condamné à dix ans de prison à Robben Island (1963-1973) où il fut le prisonnier 885/63. Libéré en 1973, il fut placé en régime surveillé et interdit d'activités politiques. Il quitta clandestinement l'Afrique du Sud en 1977 sur ordre de l'ANC pour rejoindre l'organisation en exil au Mozambique puis en République Démocratique Allemande. Après la fin de l'apartheid, il devint sénateur de 1994 à 1999. Son livre publié en 1982 en exil et co-écrit avec Albie Sachs fut traduit en français en 1986 sous le titre « Dans les bagnes de l'apartheid ».

Issu d'une famille juive du Cap, Raymond Suttner fait partie de la génération suivante de militants, celle des années 1970.⁹¹ Alors que la génération précédente était issue de l'ANC des années 1950, Raymond Suttner prit contact avec l'ANC en exil à l'occasion d'un séjour d'études en Grande-Bretagne (1969-1971). Durant ce séjour,

91 Sur la génération des contestataires sud-africains des années 1970, on lira avec profit : Glenn Moss, *The new radicals, A generational memoir of the 1970s*, Jacana, 2014.

il découvrit le marxisme et effectua sa conversion politique - classique à cette époque - du libéralisme anti-apartheid⁹² au communisme dans les milieux étudiantins britanniques. Formé et cornaqué par Ronnie Kasrils,⁹³ il repartit en Afrique du Sud en 1971 avec pour mission de faire de la propagande clandestine. Jeune enseignant à l'université du Natal à Durban, il accomplit sa mission pendant quatre ans avant d'être repéré et arrêté par la police le 17 juin 1975. Il fut condamné à sept ans de prison (1976-1983). Placé en résidence surveillée après sa libération, il participa à l'United Democratic Front (UDF), entra de nouveau dans la clandestinité pendant l'état d'urgence (1985/1986) et fut de nouveau incarcéré de 1986 à 1988. Parmi les quatre militants de cette étude, Raymond Suttner est le seul à avoir été emprisonné deux fois. Il fut élu député de l'ANC en 1994 et nommé ambassadeur d'Afrique du Sud en Suède en 1997. Comme beaucoup de vétérans de la lutte anti-apartheid, la présidence de Jacob Zuma (2009-2018) a eu raison de son long engagement politique et il a publiquement rompu avec l'ANC et le parti communiste. Il critique désormais la direction prise par le régime sud-africain.

LOGIQUES RÉPRESSIVES : DE LA TORTURE PSYCHOLOGIQUE À LA TORTURE PHYSIQUE

La motivation première des auteurs des « *prison diaries* » est de dénoncer la violence répressive du régime d'apartheid. Leurs récits sont des documents historiques sur les stratégies répressives du régime qui furent renforcées des années 1960 aux années 1980. En tant

92 Ses parents étaient des membres du Progressive Party, un mouvement de blancs libéraux opposés à l'apartheid.

93 Ronnie Kasrils a été un des principaux responsables des services de renseignement de l'ANC et du SACP pendant la lutte contre l'apartheid et a occupé plusieurs postes ministériels dans des gouvernements de l'ANC, dont celui de ministre des Renseignements.

que témoignages historiques, leurs journaux de prison illustrent la montée en puissance de la répression d'Etat.

Malgré l'état d'urgence déclaré après le massacre de Sharpeville en 1960, il était encore possible de militer clandestinement. Mais avec la création de MK et le lancement de sa campagne de sabotage, la répression policière s'abattit sur les militants anti-apartheid et en particulier sur les dirigeants des mouvements contestataires. Albie Sachs et Ruth First furent ainsi arrêtés juste pour détenir des journaux interdits et avoir participé à des réunions subversives. Ils furent tous deux incarcérés dans le cadre de la loi des 90 jours (« *90-day law* ») qui permettait à la police de détenir une personne sans l'inculper et sans l'autoriser à voir un avocat. Adoptée au début de l'année 1963 sous l'impulsion du ministre de la Justice de l'époque Johannes Vorster, la loi des 90 jours fut l'une des réponses du gouvernement à la campagne de sabotage de MK. La police utilisa cette période de trois mois d'isolement renouvelable à volonté pour faire craquer les militants clandestins et obtenir des confessions et des renseignements. La Commission Vérité et Réconciliation estima en 1998 que cette loi aboutit à la généralisation de la torture.

You know the law. We can keep you for ninety days and then another ninety days and then another ninety days and so on until you answer the questions we want to put to you. Now are you prepared to talk to us?

No. I'm not prepared to answer questions.

You realise it is our duty to keep you here until you change your mind. We've got lots of time. You can be sure that you will never be released until you decide to be less obstinate. You'll have to make up your own mind, for we won't allow a soul from outside to see you.⁹⁴

La police sud-africaine appliqua aux militants détenus en vertu de la loi des 90 jours tout un répertoire de techniques de pression et

94 Dialogue entre Albie Sachs et un policier. Albie Sachs, *The jail diary of Albie Sachs*, Paladin Books, 1990, p28.

de déstabilisation psychologique : interrogatoires fréquents accompagnés de privation de sommeil, menaces sur leurs familles, promesses, fausses nouvelles (la police annonça à Ruth First le départ de ses enfants pour l'étranger !), isolement et fausse libération. Le conditionnement psychologique des détenus faisait partie de la stratégie répressive pour obtenir des renseignements, leurs aveux et les transformer en témoins à charges lors des procès (« *state witness* »).

Cependant, la mise en isolement ne dura pas pendant toute l'incarcération de Ruth First et Albie Sachs car ils furent d'abord emprisonnés dans des commissariats. Ruth First fut d'abord incarcérée à Marshall Square Police Station à Johannesburg, puis transférée à la prison centrale de Pretoria — prison bien connue des militants anti-apartheid par la suite.⁹⁵ De même les cinq mois et demi de détention d'Albie Sachs se passèrent entre le commissariat et la prison. Tous deux évoquent l'ambiance très bruyante et « pleine de vie » des commissariats comparée à la prison, notamment le vendredi soir après la traditionnelle vague d'arrestation des clochards et prostituées. Les nombreuses allers et venues de personnes arrêtées ou détenues en attente de jugement et les nombreux policiers furent pour eux autant d'opportunités de contacts humains à l'inverse des périodes d'isolement en prison qui furent les moments les plus éprouvants de leur incarcération. Lors de son second emprisonnement (1986-1988), Raymond Suttner passa 18 mois sur 27 en isolement.

Le stratagème de la fausse libération faisait partie de l'arsenal de la guerre psychologique de la police sud-africaine. Ruth First et Albie Sachs subirent un simulacre de libération au bout de 90 jours. Ils furent ré-arrestés après quelques minutes de liberté et furent de nouveau détenus pour 90 jours. Cela les plongea dans la dépression. Leurs options pour sortir de prison étaient limitées à quatre : suicide, maladie, confession, évasion.⁹⁶ Ils flirtèrent avec deux d'entre

95 Comme beaucoup d'autres, Raymond Suttner y fut aussi détenu. Un film sur une des évasions de cette prison a été réalisé en 2020 : <https://www.youtube.com/watch?v=o-22_wh_4KU>.

96 Arrêtés en 1963, Harold Wolpe, Goldreich et Molla-Jassat devinrent célèbres en s'évadant grâce à la corruption d'un garde qui fut découvert et arrêté.

elles. Ruth First fit une tentative de suicide avec des médicaments et Albie Sachs eut aussi des pensées suicidaires. A cause de problèmes physiques, il put voir un docteur qui lui donna un peu de réconfort et des pilules. Pendant cette seconde incarcération, tous deux envisagèrent de faire une fausse confession pour mettre fin à leur emprisonnement, c'est-à-dire une confession qui n'incriminerait qu'eux et ne donnerait pas d'informations sur d'autres membres du mouvement. Mais après quelques hésitations, ils reconnurent tous deux que cette ruse ne tromperait pas les détectives de la *Special Branch* et continuèrent de refuser de parler. Ils ne céderent donc pas à la torture psychologique autorisée par la loi des 90 jours et vécurent cette période comme une véritable guerre psychologique (« *psychological warfare* »). Il s'agissait d'une partie d'échecs permanente durant laquelle le détenu essayait de deviner la stratégie de la police et d'anticiper ses actions et vice-versa. En étudiant les techniques de pression sur les activistes, Albie Sachs et Ruth First reconnurent que les techniques d'interrogatoire de la *Special Branch* se professionnalisaient (intimidation, respect, flatterie, promesses, etc.). Les détectives recourraient au jeu de rôles *good cop/bad cop*, avaient pour certains d'entre eux été formés par la police française en Algérie et furent même brièvement assistés par un policier britannique détaché auprès de la police sud-africaine.⁹⁷ Si aucun des quatre prisonniers n'a craqué et parlé, ils ont tous été tentés de le faire et d'autres n'ont pas résisté. Par exemple, Bob Hepple fit des aveux et promit de devenir un témoin à charge pour être libéré et s'enfuir à l'étranger tandis que Bartholomew Hlapane, membre du parti communiste, craqua lors de sa seconde détention en 1964 et devint un témoin à charge, notamment dans le procès contre Bram Fischer, membre dirigeant du SACP.

97 La coopération policière entre l'Afrique du Sud et la France à cette époque s'inscrivait dans la lutte contre le communisme et les mouvements d'indépendance africains. Nelson Mandela effectua un séjour de formation en Algérie auprès du FNL en 1961 tandis que des membres des forces de sécurité sud-africaines étudiaient les techniques de contre-insurrection françaises au même moment.

You're an obstinate woman, Mrs Slovo. But remember this. Everyone cracks sooner or later. It's our job to find the cracking point. We'll find yours too.⁹⁸

Si Ruth First et Albie Sachs furent arrêtés dans le cadre de la loi 90 jours pour des délits mineurs, Indres Naidoo et Raymond Suttner n'eurent pas cette chance. Indres Naidoo fut arrêté en pleine action de sabotage car son groupe avait été infiltré par la *Special Branch*. L'infiltration fut la cause principale de l'échec de la lutte armée de MK et de son démantèlement par la police au début des années 1960. Raymond Suttner fut arrêté et sa culpabilité fut rapidement démontrée car son matériel de propagande ainsi que deux complices furent découverts par la police. Etant indien, Indres Naidoo fut passé à tabac et torturé à l'électricité en 1963 et Raymond Suttner fut aussi torturé à l'électricité en 1975. En 1997, le colonel Andrew Taylor a d'ailleurs confessé son acte en demandant l'amnistie à la Commission Vérité et Réconciliation. Dans les années 1960, lors des interrogatoires, la police ne pratiquait que très rarement la torture contre les Blancs mais cet interdit avait été levé dans les années 1970 et la législation répressive avait été renforcée (en 1965, la loi des 90 jours devint la loi des 180 jours et, en 1967, la détention indéfinie fut autorisée). Dès les années 1960, la *Special Branch* tortura de nombreux militants anti-apartheid non-blancs pour les faire parler. Dans son autobiographie, Laloo Isu Chiba raconta comment lui et ses amis furent torturés par la police avant d'être condamnés et envoyés à la prison de Robben Island.⁹⁹ Certains furent même tués : le premier mort en détention fut Looksmart Khulile Ngudle en 1963 ; Suliman « Babla » Saloojee, la 4^{ème} personne à mourir en détention, fut défenestré du siège de la *Special Branch* à Johannesburg le 9 septembre

98 Ruth First, *117 Days, an account of confinement and interrogation under the South African 90 day detention law*, Penguin Books, 2009, p. 48.

99 Laloo Isu Chiba, *Duty and dynamite: a life of activism*, Real African Publishers, 2019.

1964¹⁰⁰ tout comme Ahmed Timol en 1971 (22^{ème} mort en détention). Mais la torture et l'exécution de Blancs n'apparurent vraiment que dans la décennie 1970-1980, comme le montre la différence de traitement de Raymond Suttner par rapport à Albie Sachs et Ruth First qui furent interrogés sans aucune violence.¹⁰¹

L'APARTHEID CARCÉRAL

Dans les années 1960, la différence de traitement entre Blancs et non-Blancs ne se limitait pas à la torture. La logique de l'apartheid organisait toute la vie carcérale. Les détenus blancs et noirs étaient donc séparés et n'étaient pas soumis au même régime carcéral. Le régime alimentaire de la prison était différent en fonction des « races » : à Robben Island, les détenus africains n'avaient droit qu'à une cuillère de sucre tandis que les détenus indiens et métis en avaient deux. De même Ruth First découvrit qu'en prison, les détenus blancs étaient exemptés du nettoyage de leurs cellules, ce qui était obligatoire pour les autres. En revanche, comme de nombreux militants blancs anti-apartheid étaient à l'époque juifs, le personnel policier et pénitentiaire laissait s'exprimer son antisémitisme à leur égard. Ils leur étaient rappelés qu'ils des traîtres de la cause blanche et que tous les communistes étaient juifs. En effet, à cette époque, un grand nombre de cadres dirigeants du SACP étaient des juifs dont les

100 Selon Ruth First, Suliman « Babla » Saloojee se jeta par la fenêtre pour mettre fin à ses tortures. L'enquête sur le moment a conclu à un suicide ainsi que l'enquête réouverte en 1996 mais la Fondation Ahmed Kathrada a demandé la réouverture d'une nouvelle enquête en 2019 <<https://www.kathradafoundation.org/2019/09/24/calls-made-to-npa-to-reopen-suliman-babla-saloojee-inquest/>>.

101 Parmi les activistes blancs victimes des services de sécurité dans les années 1970, Rick Turner fut l'une des figures les plus connus. Il fut assassiné chez lui le 8 janvier 1978.

familles avaient immigré d'Europe de l'Est, en particulier de Lituanie et de Russie.¹⁰²

Antisemitism was an obsession with the police. For them, being Jewish was a crime in itself, predisposing a person to political « criminality » and particularly to communism.¹⁰³

L'appareil répressif étant structuré par les principes racistes du régime, il était aussi travaillé par des tensions raciales comme le reste de la société sud-africaine. Incarcéré au Cap où la population métisse est importante, Albie Sachs découvrit la division raciale du travail au sein de la police. Les métis formaient le bas de la hiérarchie policière tandis que les blancs détenaient tous les postes de commandement. Il en résultait un fort ressentiment chez les policiers métis mais aussi une meilleure entente entre le commissaire et ses subordonnés métis qu'entre le commissaire et ses subordonnés blancs. En effet, il y avait une forte compétition professionnelle entre policiers blancs pour les promotions alors qu'il ne pouvait y avoir aucune compétition professionnelle entre policiers blancs et policiers métis, ces derniers ne pouvant dépasser un certain grade.

Dans l'univers carcéral ségrégué, les affinités et animosités raciales s'exprimaient franchement. Ainsi, l'extrême brutalité avec laquelle furent traités les prisonniers à Robben Island résultait en grande partie du fait qu'ils étaient mis entre les mains d'un personnel pénitentiaire uniquement composé d'Afrikaners peu éduqués et frustrés. Dans son journal de prison, Indres Naidoo fait plusieurs portraits de gardiens tels que les frères Kleynhans (quatre frères tous gardiens à Robben Island) ou le chef des surveillants Delport, un Afrikaner sadique, ignare mais soucieux de promotion. Bien que responsable de la mort de plusieurs prisonniers, il obtint son baccalauréat grâce à l'aide d'un prisonnier qui était instituteur et il finit par s'humaniser.

102 Sur ce sujet, lire Bob Hepple, *Young man with a red tie, A memoir of Mandela and the failed revolution 1960-1963*, op. cit.

103 Raymond Suttner, *Inside apartheid's prison*, Jacana, 2017, p31.

En revanche, toujours selon les clivages raciaux de l'apartheid, quelques gardiens africains et des prisonniers de droit commun africains avaient de la sympathie pour les militants anti-apartheid. Ils les ont aidés à atténuer quelque peu la rudesse de leurs conditions d'incarcération, notamment en leur faisant parvenir des nouvelles de l'extérieur. Ce fut grâce à un gardien compatissant qu'Indres Naidoo apprit l'arrestation des dirigeants de la branche armée de l'ANC à Rivonia (dont Nelson Mandela). De même Albie Sachs développa des relations amicales avec un commissaire qui se sentait seul et voyait en cet avocat blanc un interlocuteur de son niveau social et intellectuel. Dans un environnement carcéral, il parvint à établir une relation amicale avec le commissaire, ce qui lui permit d'obtenir quelques confidences sur le traitement de son dossier. Le racisme de l'appareil répressif pouvait aussi être instrumentalisé par les opprimés.

UNE LUTTE QUOTIDIENNE

L'expérience de la prison est décrite par les quatre détenus comme une double lutte : une lutte contre soi-même et une lutte contre le système carcéral, c'est-à-dire une lutte pour l'amélioration des conditions de détention. Le régime de l'emprisonnement normal et celui de l'isolement déterminent deux formes de lutte différentes. Dans le premier cas, la lutte est collective, les détenus font bloc et sont globalement solidaires tandis que, en isolement, il s'agit d'une lutte solitaire, sur soi-même pour s'ajuster à une nouvelle forme d'existence et ne pas craquer. Les auteurs des « *prison diaries* » s'accordent tous sur l'importance d'une vie routinière et disciplinée pour résister. Une forte autodiscipline est indispensable. Dans son journal, Albie Sachs raconte l'organisation très régulière et ennuyeuse de ses journées, la nécessité de l'exercice physique (Raymond Suttner finit même par se faire mal au genou à force de faire de l'exercice en prison et dut être opéré) et de la lecture. Constatant qu'il n'était occupé par les nécessités de la vie carcérale que trois heures et demi par jour, Albie Sachs s'inventa des habitudes et des activités pour meubler le reste de la journée. La préparation mentale des interrogatoires faisait partie de ces activités. L'effet paradoxal de l'isolement était que les détenus

attendaient avec impatience les interrogatoires. Le besoin de parler à quelqu'un était plus fort que la crainte et Albie Sachs et Ruth First avouent dans leurs « *prison diaries* » être contents d'avoir les interrogatoires de la *Special Branch* pour rompre leur solitude. Albie Sachs prenait même soin de s'habiller correctement pour les interrogatoires, comme s'il s'habillait pour une sortie.

I do not dress for dinner; I do dress for interrogations. However impatient the guards may be, whenever I am called for questioning I make a point of putting on shoes and socks, of wearing long trousers, a white shirt and a jacket.¹⁰⁴

Cette lutte finit parfois en défaite et les auteurs des « *prison diaries* » prirent conscience que, dans l'épreuve, rien n'est garanti et acquis. Certains individus se révélèrent différents de ce qu'ils étaient ou semblaient être en liberté.

People's cracking points did vary ; some were demoralized quite early on in their detention ; others took longer ; many lasted out altogether. It was difficult to know beforehand who would fare well or badly. Men holding key positions in the political movement, who had years of hard political experience and sacrifice behind them, cracked like egg shells. Others, with quiet, reticent, self-effacing natures, who had been woolly in making decisions and slow to carry them out, emerged from long spells of isolation shaken but unbroken.¹⁰⁵

Alors que Ruth First définit la détention en isolement comme une « *enforced hibernation* », la détention normale durant laquelle les prisonniers peuvent interagir et vivent ensemble est une lutte collective. De ce fait, les dynamiques de groupes jouent un rôle majeur en prison. Les membres de l'ANC et du SACP faisaient corps et

104 Albie Sachs, *The jail diary of Albie Sachs*, Paladin Books, *op. cit.*, p. 167.

105 Ruth First, *117 Days, an account of confinement and interrogation under the South African 90 day detention law*, *op. cit.*, p. 129.

s’entraidaient moralement et matériellement. Les détenus devaient s’organiser en collectifs pour survivre en prison : l’expérience carcérale impose le besoin des autres. La lutte collective des détenus portait sur des choses insignifiantes mais essentielles telles que le droit de se doucher, d’avoir des couvertures propres et de pouvoir lire. Le seul livre offert aux prisonniers était la Bible, la police comptant sur cette lecture pour les « ramener dans le droit chemin ». Ruth First l’a lue deux fois pour tromper son ennui pendant sa détention tandis qu’Indres Naidoo l’a fumée pour compenser le manque de tabac. Albie Sachs parvint à avoir des livres et de quoi écrire. Il confessa même que sa plus grande victoire durant sa détention fut d’envoyer des policiers lui acheter *Du côté de chez Swann* de Marcel Proust.

But now by means of the pages which I hold in my hands, I am restored to mental activity and, above all, I resume my position as a member of humanity.¹⁰⁶

Selon Indres Naidoo, la résistance permanente des prisonniers politiques de Robben Island conduisit à l’amélioration de leur régime carcéral. A son arrivée en 1963, celui-ci était extrêmement brutal et basé sur les travaux forcés. Les gardiens battaient les détenus à volonté et Indres Naidoo relate la mort de plusieurs d’entre eux. Les supplices étaient le fouet, le bâton (lui-même fut bastonné) et même le fait d’être traîné attaché à un cheval. A cela s’ajoutaient une alimentation des plus rudimentaires et des travaux de construction à accomplir en été comme en hiver. Les victoires de la lutte des prisonniers furent les concessions (dans l’ordre chronologique) que firent les autorités carcérales durant ses dix ans d’emprisonnement :

- autorisation des visites d’avocats
- autorisation d’étudier par correspondance
- autorisation d’activités récréatives (séances de cinéma, football, chant, échecs, cartes)

La prise en charge médicale des détenus fut aussi une de leurs principales revendications. Au début, malgré l’existence d’une

106 Albie Sachs, *The jail diary of Albie Sachs*, Paladin Books, *op. cit.*, p. 165.

infirmerie, les malades ne recevaient aucun traitement médical. Mais des médecins plus compréhensifs furent affectés à Robben Island et, dans les années 1970, les prisonniers obtinrent le droit de faire des examens médicaux au Cap, ce qui représentait une occasion extraordinaire de voir le monde extérieur. Une autre amélioration importante dans la vie des *Robben Islanders* fut l'évacuation des prisonniers de droit commun qui étaient une source de violence et d'espionnage. En effet, les prisonniers de droit commun étaient généralement des criminels endurcis condamnés aux travaux forcés et à de longues peines. Ils formaient deux gangs de prison (les Big Five et les Desperados) qui s'assassinaient allègrement et étaient utilisés par les autorités carcérales pour espionner les prisonniers politiques. Mais les autorités carcérales craignant l'endoctrinement de ces condamnés par les prisonniers politiques décidèrent de les transférer dans d'autres prisons à terre, réservant ainsi Robben Island aux prisonniers politiques. Ces améliorations résultaient à la fois de la pression internationale qui commençait à s'exercer sur le régime d'apartheid (pendant la détention d'Indres Naidoo, la Croix Rouge fut autorisée à visiter régulièrement la prison de Robben Island pour vérifier les conditions de détention) et des actes de résistance collective des détenus. Ils refusèrent de travailler et firent d'innombrables pétitions et deux grèves de la faim entre 1963 et 1973. La première fut déclenchée par une réduction des portions alimentaires et une seconde par les brutalités des gardiens.

En 1976, à son arrivée en prison, Raymond Suttner constata que les conditions de la vie carcérale avaient été améliorées grâce aux luttes menées par la génération précédente de prisonniers politiques. Ayant été incarcéré deux fois dans les années 1970 puis dans les années 1980, il put comparer l'évolution du système carcéral : lors de son deuxième emprisonnement, le cannabis était omniprésent en prison et les surveillants n'étaient plus les chiens de garde de l'apartheid. L'ambiance entre eux et les détenus n'était plus à la confrontation et ils toléraient même que ces derniers aient de l'argent en prison. Placé en isolement durant le second état d'urgence, Raymond Suttner fut même autorisé à avoir un oiseau comme animal de compagnie.

Dans cette lutte quotidienne que fut l'emprisonnement, les détenus reçurent parfois des aides éphémères, modestes et inespérées de la part d'un directeur de prison plus humain que le règlement, de gardiens moins brutaux que la moyenne, d'un prêtre qui faisait semblant de ne pas voir les prisonniers voler son journal, de médecins qui traitaient les prisonniers comme des patients et pas comme des criminels.

LA POLITIQUE EN PRISON

La vie en prison ne signifiait pas la fin de la vie politique des militants anti-apartheid. Outre les échanges politiques qu'ils eurent avec leurs oppresseurs, les tensions et antagonismes de la scène politique sud-africaine se perpétuaient en prison. Leur emprisonnement commun et le besoin de solidarité dans l'adversité n'effaçaient pas la grande division entre l'ANC et le Pan African Congress (PAC). Robert Sobukwe, le leader du PAC, et Nelson Mandela étaient tous les deux en isolement à Robben Island mais la rivalité politique entre leurs organisations n'en était pas pour autant atténuée. Indres Naidoo relate la vision très négative du PAC qui prévalait parmi les membres de l'ANC. Le PAC était perçu comme un groupe africaniste très radical, peu discipliné, traversé de nombreuses luttes de factions et fondamentalement hostile à l'ANC :

Politically there was never any chance of uniting with the PAC; their whole philosophy was totally opposed to the ANC vision of a truly liberated and non-racial society. They were hopelessly organized and penetrated by informers, split into a dozen of factions. They had no coherent strategy ; they simply reacted emotionally to situations.¹⁰⁷

107 Indres Naidoo, *Island in Chains, 10 years on Robben Island*, Penguin Books, 1982, p. 229.

Le PAC étant un mouvement africaniste luttant pour la restauration des droits des Africains, il ne partageait pas l'objectif d'une société multiraciale comme l'ANC. Il considérait que celle-ci était une organisation inféodée au parti communiste et les deux formations restèrent opposées jusqu'à la fin de l'apartheid.

The PAC attitude was that the ANC was nothing, had no leadership, no policy, that Mandela was finished, that the ANC was controlled by whites, that it was dominated by the Indians who wanted to colonize South Africa to help Indian with its excess population, that it was run by Moscow, and that it spoke about the « workers » when South Africa had no workers, only slaves.¹⁰⁸

Dans les années 1960, le rapport numérique entre les prisonniers de l'ANC et du PAC à Robben Island était en faveur de ce dernier mais ce rapport s'inversa progressivement, à tel point qu'au début des années 1970 les prisonniers politiques du PAC étaient minoritaires dans cette prison. Face à cette évolution défavorable, certains membres du PAC voulurent faire déféction et adhérer à l'ANC mais cela leur fut refusé. Si avec le temps l'hostilité initiale entre les deux groupes de détenus politiques s'atténua, une véritable confiance ne s'instaura jamais entre eux à Robben Island. Ils ne firent pas toujours front commun contre les autorités pénitentiaires et certains d'entre eux ne participèrent pas à une des deux grèves de la faim qui eurent lieu lors de l'emprisonnement de Indres Naidoo.

L'emprisonnement des militants clandestins des mouvements de libération illustre l'inversion complète de la situation politique sud-africaine qui eut lieu de 1940 à 1960. Au début des années 1960, la traque des saboteurs de MK fut menée par d'ex-saboteurs. Balthazar Johannes Vorster, ministre de la Justice de 1961 à 1966 puis premier ministre de 1966 à 1978 et chef d'orchestre de la politique de répression, fut un ancien opposant emprisonné pendant la 2ème guerre mondiale pour sabotage. Membre de l'organisation afrikaner, anti-britannique et pro-nazie, l'Ossewa Brandwag (la sentinelle des

108 *Ibid*, p. 228.

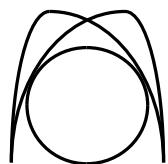
chars à bœufs), fondée en 1938 à l'occasion du centenaire du Grand Trek, il fut arrêté et détenu de 1942 à 1944 car l'Ossewa Brandwag fit de nombreux sabotages afin de limiter la contribution sud-africaine à l'effort de guerre britannique. Albie Sachs songea à écrire au ministre de la Justice pour lui rappeler sa propre histoire mais n'en fit rien par prudence.

CONCLUSION

Fragments autobiographiques, ces « *prison diaries* » sont des récits essentiels pour comprendre l'histoire de l'apartheid et ils font partie du Grand Livre des prisonniers politiques. Ils sont des témoignages de première main sur la montée en puissance de la répression avec l'usage du meurtre en détention et de la torture contre les militants anti-apartheid. Au début des années 1960, le régime ne leur a laissé que trois choix : l'aveu et la collaboration avec la police, la prison ou l'exil. Trois des quatre auteurs choisirent l'exil. Surprise d'être libérée sans avoir fait de confession et se sachant surveillée, Ruth First décida de s'enfuir en Grande-Bretagne. Alors qu'avant son emprisonnement Albie Sachs jugeait sans clémence les opposants quittant l'Afrique du Sud,¹⁰⁹ ses 168 jours de détention le firent changer d'avis. Placé en résidence surveillée après ses 10 ans de prison en 1973, Indres Naidoo quitta clandestinement l'Afrique du Sud en 1977 sur ordre de l'ANC. Raymond Suttner resta en Afrique du Sud et participa à l'UDF, ce qui lui valut précisément ce à quoi avaient voulu échapper les trois autres militants : être emprisonné une seconde fois. Qu'ils aient continué leur lutte en exil ou en Afrique du Sud, la prison fut sans conteste un moment-clé de leur trajectoire de vie. Elle constitua non seulement une expérience révélatrice mais aussi un virage dans leur existence.

109 « *It is a question of loyalty both to the people and to principles. With each crisis a further wave of anti-apartheid Whites has quit South Africa. Some have been sent abroad by the political movements in South Africa, but more have in effect deserted and run. Their decision was understandable, but can not be justified or excused.* » Albie Sachs, *The jail diary of Albie Sachs*, Paladin Books, *op. cit.*, p. 123.

Mais au-delà de l'histoire de l'apartheid, ces « *prison diaries* » ont toute leur place dans la grande littérature des prisonniers politiques. Cette littérature sur les régimes répressifs ou, pour être plus exact, cette littérature produite par les régimes répressifs est un peu trop oubliée de nos jours. Elle est pourtant la littérature qui fait de l'Homme son sujet unique. Portraits de policiers et de gardiens, descriptions des lieux de détention, exposés sur la banalité terrifiante de la répression dans son organisation et son fonctionnement quotidiens, cette littérature permet de comparer les systèmes répressifs de l'URSS à l'Amérique du Sud en passant par l'apartheid sud-africain et de mettre le *je* au centre de l'Histoire. Elle décrit l'homme pris dans la tourmente de l'Histoire : malheureux, opprimé, désespéré mais toujours plus fort que le système politique qui s'efforce de le soumettre.



LITTÉRATURE BLANCHE EN AFRIQUE NOIRE

Pendant les XIX^e et XX^e siècles, l’Afrique a été une source d’inspiration littéraire en Europe. De nombreux écrivains européens ont parcouru des régions du continent et relaté cette expérience de l’ailleurs et de l’altérité. Parmi eux, Jules Verne, Elspeth Huxley, Doris Lessing, Graham Greene et quelques autres ont contribué à la construction d’une Afrique littéraire aujourd’hui quelque peu oubliée. Thierry Vircoulon interroge leurs œuvres africaines qui se situent à l’intersection de la littérature et de l’histoire. En tant que témoignages historiques, ces œuvres révèlent une certaine vision européenne de l’Afrique. En tant qu’expériences de vie, elles reflètent des trajectoires et des drames personnels qui ont inspiré ces écrivains.

Loin de décrire une Afrique fantasmée ou de céder aux clichés de l’exotisme tropical, les livres de ces auteurs sont durs et même cruels car ils ancrés dans la réalité de leur époque aussi déplaisante soit-elle. Ils explorent de l’intérieur et non de l’extérieur la colonisation britannique et l’apartheid. Ils s’immiscent dans l’intimité mortifère des fermes et des missions religieuses perdues dans la savane ou dans la jungle. Ils questionnent l’indépendance comme le temps de l’espérance trahie. Ce faisant, ils rappellent que la critique du colonialisme est aussi vieille que le colonialisme lui-même, que si les oppresseurs ont changé l’oppression est toujours d’actualité et que l’incompréhension qui sépare les sociétés africaine et européenne depuis longtemps n’exclut pas la compassion.

